

Journal de Kafka
Quatrième carnet

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

JOURNAL DE KAFKA PREMIER CARNET

JOURNAL DE KAFKA DEUXIÈME CARNET

JOURNAL DE KAFKA, TROISIÈME CARNET

LE TERRIER OU LA CONSTRUCTION

À LA COLONIE PÉNITENTIAIRE

LE CAVALIER AU SEAU À CHARBON ET AUTRES
HISTOIRES

FRANZ KAFKA

JOURNAL

QUATRIÈME CARNET

*Traduction, présentation et appareil
critique par Laurent Margantin*

éditions œuvres ouvertes

© éditions œuvres ouvertes, 2020

ISBN : 979-10-90230-41-5

www.oeuvresouvertes.net

PRÉSENTATION

Voici les caractéristiques physiques du quatrième carnet du Journal de Kafka : « Carnet à la couverture de toile cirée marron, pages de garde bleues, 44 feuilles, hauteur 24,6 cm, largeur de 19,6 à 20,2 cm, tranche rouge, sans filigrane, encre noire. »

Les douze carnets employés par Kafka pour l'écriture de son Journal sont conservés depuis 1961 à la bibliothèque Bodléienne de l'Université d'Oxford à laquelle j'emprunte cette description. Ils sont tous de la même taille et ont une couverture de toile cirée marron, marron-rougeâtre ou noire.

Plutôt que de les rassembler en un seul volume une fois la traduction des douze carnets achevée, j'ai choisi de les éditer séparément au fur et à mesure de la traduction, accompagné chacun d'un appareil critique en fin de volume (on peut aussi également consulter les illustrations et documents disponibles sur www.journalkafka.com)

Je tente de rendre le caractère brut de l'écriture de Kafka dans ces carnets, écriture qui se distingue fortement de celle de ses récits. Parfois, la ponctuation manque. Certaines phrases sont inachevées. Il n'y a pas toujours de date, car avant d'être un journal, ces carnets étaient employés par Kafka comme des cahiers d'écriture, ce qui apparaît clairement dans les deux premiers qui couvrent une même période (les années 1910-11) et qui se recourent par endroits.

C'est un carnet important, d'abord parce qu'on y trouve les pages de réflexion sur la "petite" et la "grande littérature" qui ont inspiré à Félix Guattari et Gilles Deleuze leur célèbre ouvrage sur Kafka, *Pour une littérature mineure*.

Mais ce carnet est aussi un révélateur de la façon dont le *Journal de Kafka* a été « filtré » par son premier éditeur, Max Brod. Ici, nous rétablissons deux passages supprimés par ce dernier concernant deux contemporains, Max Pachinger et Franz Werfel. Brod a supprimé le premier passage pour son caractère cru concernant un « collection-

neur de femmes » (et nous expliquons tout l'arrière-plan dans notre édition), le second parce qu'un conflit personnel l'a opposé au poète dont il est question. Il est important de préciser que c'est ici, dans notre édition, que sont traduits par nos soins pour la première fois en français les passages supprimés dans les quatre premiers carnets - après un black-out de plus d'un demi-siècle sur les nombreuses lacunes de cette première édition du *Journal de Kafka* par Max Brod en 1951.

Concernant la traduction elle-même, je suis ici l'édition critique allemande parue chez Fischer qui donne à lire chacun des douze carnets dans leur intégralité.

Pour les dates, nous respectons toujours la graphie employée par Kafka. Ainsi, pour « 3 I II », il faut lire : 3 janvier 1911.

Laurent Margantin

25.XI II Rien écrit pendant trois jours.

Tout l'après-midi au Café City à persuader Miška de signer une déclaration certifiant qu'il n'était que commis chez nous, qu'il ne devait donc pas être assuré, et que le père, pour cette raison, n'a pas à payer une importante somme supplémentaire pour son assurance. Il me le promet, je parle tchèque couramment, c'est surtout quand je m'excuse de mes fautes que je m'exprime avec élégance, il promet d'envoyer la déclaration lundi au magasin, je me sens sinon aimé, du moins respecté par lui, mais lundi il n'envoie rien, n'est d'ailleurs plus à Prague, il est parti.

Le soir abattu chez Baum sans Max.

Lecture de « Die Hässlichen », une histoire encore trop désordonnée, le premier chapitre ressemble plus au campement d'une histoire.

26.XI Di. Avec Max R et S matin et après-midi jusqu'à 5 heures. Après chez A. M. Pachinger. Collectionneur de Linz, recommandé par Kubin, 50 ans, très grand, des mouvements comme une tour, quand il se tait un long

moment, on penche la tête, car il se tait absolument, alors qu'il ne parle pas tout à fait quand il parle, sa vie consiste à collectionner et coïter. Collectionner : il a commencé par une collection de timbres, puis est passé au dessin, puis a tout collectionné, s'est rendu compte de l'inutilité de cette collection qui ne serait jamais achevée et s'est limité aux amulettes, plus tard aux médailles et journaux de pèlerinage de la Basse-Autriche et du sud de la Bavière. Ce sont là des M et J qu'on exécute et édite spécialement pour chaque nouveau pèlerinage, sans valeur matérielle ni même artistique pour la plupart, mais contenant souvent d'agréables reproductions. Il a alors commencé à publier avec soin là-dessus, ce qu'il était le premier à faire, en établissant les paramètres nécessaires à une systématisation. Naturellement, ceux qui avaient collectionné ces choses jusqu'alors et qui avaient négligé de publier se sont indignés, mais ils ont dû finalement l'accepter. Maintenant, il est un expert reconnu pour ces médailles de pèlerinage, il reçoit de toutes les régions des demandes d'identification et d'expertise de ces médailles, son avis fait autorité. Il continue par ailleurs à collectionner tout le reste, ce qui fait sa fierté c'est une ceinture de chasteté (scapulaire ?)

qui, comme toutes ses amulettes, a été exposée à l'Exposition de l'Hygiène à Dresde. (Il y était justement et a fait tout emballer pour le transport) Ensuite une belle épée de chevalier du Falkensteiner. Son rapport à l'art est basé sur une mauvaise lucidité qu'on ne peut acquérir qu'en collectionnant.

Du café de l'hôtel Graf il nous emmène jusqu'à sa chambre surchauffée, s'assied sur le lit, nous sur 2 fauteuils autour de lui, de sorte que nous formons une tranquille assemblée. Sa première question : « Êtes-vous collectionneurs ? » « Non, seulement de pauvres amateurs. » « Cela ne fait rien. » Il prend son portefeuille et nous couvre littéralement d'ex-libris, les siens et d'autres, mêlés à un prospectus de son prochain livre « Magie et superstition dans le règne minéral ». Il a déjà beaucoup écrit, en particulier sur la « Maternité dans l'art » il considère le corps de la femme enceinte comme le plus beau, c'est celui qu'il trouve le plus agréable à baiser. Il a écrit également sur les amulettes. Il a été aussi en poste aux musées de la cour de Vienne, a dirigé des fouilles à Braila dans le Delta du Danube, a inventé un procédé qui porte son nom pour conserver les vases découverts dans les fouilles,

est 13 fois membre de sociétés savantes et de musées, a légué sa collection au Musée germanique de Nuremberg, il reste souvent assis à son bureau jusqu'à 1 ou 2 heures dans la nuit et se lève à 8 h. Nous devons écrire quelque chose dans l'album d'une amie qu'il a emmené avec lui en voyage pour le faire remplir. Le début de l'album est réservé à ceux qui produisent eux-mêmes quelque chose. Max inscrit un vers compliqué que M. P. essaye de traduire par le proverbe « après la pluie le beau temps ». Auparavant, il l'avait lu tout haut d'une voix sèche. J'écris :
Petite âme
saute dans la danse etc.

il lit de nouveau à haute voix, je l'aide, finalement il dit : « Un rythme persan ? Comment ça s'appelle déjà ? Un ghasal ? N'est-ce pas ? » Là nous ne pouvons approuver pas plus que deviner ce qu'il veut dire. Enfin il cite une ritournelle de Rückert. Ah, c'est donc ritournelle qu'il voulait dire. A vrai dire ce n'est pas ça non plus. Mais bon, il y a une certaine euphonie. En partant il défait le lit pour qu'il soit à la température de la pièce, en outre il ordonne qu'on continue à chauffer. - Il est un ami de Halbe. Il

aimerait bien parler de lui. Nous aimerions beaucoup plus l'entendre parler de Blei. Mais il n'y a pas grand-chose à dire de lui, dans les milieux littéraires de Munich il est méprisé à cause de ses obscénités litt., il est divorcé d'avec sa femme qui avait un cabinet dentaire bien fréquenté et qui l'entretenait, sa fille 16 ans blonde aux yeux bleus est l'adolescente la plus agitée de Munich. Dans « Le Pantalon » de Sternheim - Pachinger était au théâtre avec Halbe - Blei jouait un noceur vieillissant. Quand Pachinger l'a rencontré le jour suivant, il a dit « Herr Doktor, hier vous avez joué le docteur Blei. » « Pourquoi ? Pourquoi ? a-t-il dit gêné, j'ai joué pourtant ce personnage et puis cet autre personnage. » – La vie conjugale de Kubin est mauvaise. Sa femme est morphiniste. P. est convaincu que Kubin l'est aussi. Il suffit d'observer comment il tombe tout à coup de la plus grande vivacité à un état où il a le nez pointu et les joues pendantes, doit être tiré du sommeil, se ressaisit et se met de nouveau à discuter, se tait à nouveau après une pause, ce qui se reproduit ensuite à des intervalles toujours plus courts. Et souvent les mots ne lui viennent pas. – Sur les femmes : tout ce qu'on raconte sur sa puissance sexuelle fait qu'on se demande comment il peut

fouerrer lentement les femmes avec son grand sexe. Jadis, son tour de force consistait à épuiser les femmes jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus. Après cela, elles étaient sans âme, des animaux. Oui je peux bien me représenter cette soumission. Il aime les femmes de Rubens comme il dit, par là il entend des femmes qui ont de grands seins bombés en haut en bas plats, pendants comme des sacs. Il explique cette préférence par le fait que son premier amour était une telle femme, une amie de sa mère et mère d'un camarade de classe

29.XI

qui l'a séduit quand il avait 15 ans. Il était meilleur en langues, son camarade en mathématiques, ils faisaient donc leurs devoirs ensemble dans l'appartement du camarade, c'est là que ça s'est passé. Il montre des photographies de ses chéries. L'actuelle est une femme âgée, elle est assise sur un fauteuil jambes écartées, bras levés, visage aux plis de graisse, et c'est ainsi qu'elle montre ses masses de chair. Sur une photo où elle est au lit, les seins, étalés et gonflés littéralement dégoulinants, et le ventre soulevé au niveau du nombril semblent être des montagnes de même taille. Une autre chérie est jeune, sur la photo on ne voit

que ses longs seins sortis hors d'un corsage déboutonné et un visage anguleux regardant ailleurs, avec une belle bouche. A Braila il y avait jadis un afflux de femmes de commerçants qui venaient y passer l'été : elles étaient grosses, endurantes, affamés par leur mari. Très riches carnavales à Munich. D'après le bureau des enregistrements, plus de 6000 femmes viennent seules au carnaval de Munich, et manifestement dans le seul but de se faire coïter. Ce sont des femmes mariées, des jeunes filles, des veuves venus de toute la Bavière, mais aussi des pays limitrophes.

Du Talmud : quand un savant va chercher femme, il doit emmener avec lui un amhorez parce qu'étant trop plongé dans son savoir il ne remarquerait pas ce qui est nécessaire. - Grâce à des pots-de-vin, les fils téléphoniques et télégraphiques autour de Varsovie ont été complétés pour qu'ils forment un cercle parfait, faisant de la ville, au sens du Talmud, un territoire délimité, une cour pour ainsi dire, de sorte que les gens les plus pieux puissent se déplacer le samedi à l'intérieur de ce cercle et porter sur eux de petites choses (comme des mouchoirs). - Les réunions

des hassidim lors desquelles ils s'entretiennent joyeusement de questions talmudiques. Si l'entretien tarit ou si quelqu'un ne participe pas, on se dédommage en chantant. On invente des mélodies, si l'une d'elles est réussie on appelle les membres de la famille et on répète et étudie avec eux. Lors d'un tel entretien, un rabbin miraculeux qui avait souvent des hallucinations plongea soudain son visage entre ses bras posés sur la table et resta ainsi pendant 3 heures au milieu du silence général. Quand il se réveilla il se mit à pleurer et entonna une marche militaire toute nouvelle et drôle. C'était la mélodie avec laquelle les anges de la mort venaient d'accompagner au ciel l'âme d'un rabbin miraculeux, décédé au même moment dans une ville russe très éloignée. – Selon la Kabbale, les gens pieux reçoivent le vendredi une nouvelle âme, parfaite céleste et plus délicate, qui reste avec eux jusqu'au samedi soir. – Le vendredi soir, deux anges accompagnent chaque personne pieuse du temple jusqu'à chez elle ; le maître de la maison les salue debout dans la salle à manger ; ils restent juste un moment.

« L'amour pour une actrice » « Un théâtre »

L'éducation des jeunes filles, leur passage à l'âge adulte, leur adaptation aux lois du monde ont toujours eu une valeur particulière pour moi. Désormais elles ne fuient plus de façon si désespérée celui qui ne les connaît qu'à peine et aimerait échanger avec elles quelques mots, elles restent un moment, même si ce n'est pas juste à l'endroit de la pièce où on veut les avoir, il n'est plus nécessaire de les retenir avec des regards, des menaces ou bien le pouvoir de l'amour, quand elles se détournent c'est lentement qu'elles le font et sans vouloir vous blesser, alors on se rend compte que leur dos aussi est devenu plus large. Ce qu'on leur dit n'est pas perdu, elles écoutent votre question jusqu'au bout sans qu'on soit obligé de se dépêcher et répondent, certes en plaisantant, mais exactement à la question posée. Oui elles vont jusqu'à poser elles-mêmes des questions le visage levé vers vous et elles supportent une petite discussion. Un spectateur ne peut plus vraiment les gêner quand elles se mettent à une tâche, elles s'occupent donc moins de lui qui peut désormais les regarder plus longuement. Elles ne se retirent que pour s'habiller. C'est le seul moment où l'on peut se sentir

moins sûr de soi. Mais à part cela on n'a plus besoin d'aller par les rues, de les attraper aux portes des maisons et d'attendre toujours un heureux hasard quand on a déjà fait l'expérience qu'on ne possède pas la faculté de le forcer. Mais malgré cette grande transformation qui s'est produite en elles, il n'est pas rare, si on les rencontre à l'improviste, qu'elles viennent vers nous avec une mine sombre, qu'elles posent une main plate dans la nôtre et qu'elles nous invitent à entrer dans leur appartement avec des gestes lents, comme on ferait avec un collègue de travail. D'un pas lourd, elles vont et viennent dans la pièce d'à côté, mais au moment où nous y entrons nous aussi, poussé par le désir et l'obstination, elles sont assises dans l'embrasure d'une fenêtre, en train de lire le journal sans nous accorder un regard.

3 XII II Je viens de lire un morceau de Karl Stauffers *Lebensgang. Eine Chronik der Leidenschaft* et suis si intimidé et saisi par cette grande impression pénétrant jusque dans les profondeurs auxquelles je n'ai accès que de façon passagère, et en même temps je suis tellement emporté au loin par le jeûne que m'impose mon estomac

dérangé et par l'excitation habituelle du dimanche, journée libre, qu'il me faut moi aussi écrire, comme lorsque, obligé de subir une excitation extérieure produite par un objet extérieur, on ne peut s'en tirer qu'en agitant les bras.

Pour l'entourage, le malheur du célibataire, qu'il soit apparent ou réel, est si facile à deviner que, s'il est devenu célibataire par goût du secret, il maudira toujours sa décision. Certes, il déambule dans une redingote boutonnée les mains dans les hautes poches, les coudes pointus, le chapeau enfoncé sur le visage, un sourire faux devenu naturel doit protéger la bouche comme le lorgnon les yeux, le pantalon est plus étroit qu'il ne faudrait pour aller avec les maigres jambes. Mais chacun connaît sa situation, peut lui faire la liste de tout ce qu'il endure. Le froid souffle sur lui, sorti de ses propres profondeurs dans lesquelles il regarde avec l'autre moitié encore plus triste de son double visage. Il se déplace vraiment sans arrêt, mais selon des règles attendues. Plus il se retire des vivants pour lesquels, et c'est là la pire des ironies, il doit travailler comme un esclave conscient qui ne doit pas exprimer sa conscience, plus petit est l'espace qu'on juge suffisant pour

lui. Tandis que les autres, et même s'ils ont été toute leur vie alités, obligent la mort à les abattre, car auraient-ils dû tomber depuis longtemps d'eux-mêmes, en raison de leur faiblesse, ils s'accrochent à leurs chers parents-époux, forts et en bonne santé, lui, le célibataire, se résigne apparemment de son propre gré, au milieu de la vie, à un espace toujours plus petit, et, quand il meurt, le cercueil lui convient tout à fait.

Comme je lisais dernièrement à mes sœurs l'autobiographie de Mörike, j'avais déjà bien commencé mais encore mieux poursuivi, enfin les bouts des doigts réunis je surmontai des obstacles intérieurs avec ma voix continuellement tranquille, lui procurant une perspective qui s'élargissait toujours plus, obligeant toute la pièce autour de moi à n'accueillir rien d'autre que ma voix. Jusqu'à ce que sonnent mes parents qui rentraient du magasin.

Avant de m'endormir senti sur mon corps le poids des poings au bout des bras légers.

8 déc. Vendredi, pas écrit depuis longtemps, sauf que cette fois j'étais presque satisfait, vu que j'ai moi-même fini le premier chapitre de **R.** et **S.** et que surtout le début avec la description du sommeil dans le compartiment du train me paraît réussi. Plus encore, je crois que quelque chose s'accomplit en moi qui est très proche de la transformation de l'affect en caractère évoquée par Schiller. Il me faut vaincre toute ma résistance intérieure pour écrire cela

Promenade avec Löwy au château du gouverneur, que j'ai appelé la forteresse de Sion. Les filigranes des portes d'entrée et la couleur du ciel étaient en parfaite harmonie.

- Une autre promenade à l'île de Hetz. Histoire de madame Tschissik comment à Berlin on l'a accueillie par pitié dans la troupe, à cette époque une duettiste sans talent portant une robe et un chapeau du folklore franco-nien. Lecture d'une lettre de Varsovie dans laquelle un jeune juif varsovien se plaint du déclin du théâtre juif et écrit qu'il préfère aller au « Novosti » le théâtre d'opérette polonais plutôt qu'au théâtre juif, car les décors misérables, les obscénités, les couplets « moisis » etc. seraient insupportables. Il suffit de penser à l'effet principal d'une

opérette juive, lorsque la primadonna passe à travers le public et marche vers la scène suivie d'un cortège de petits enfants. Tous portent de petites Torah et chantent : toire ist die beste schoire - la Torah est la meilleure des marchandises.

Belle promenade solitaire après des passages réussis dans R et S par le Hradschin et le Belvédère. Dans la rue Neruda, un écriteau : Anna Křižová couturière, a fait son apprentissage en France sous la tutelle de la duchesse veuve Ahrenberg née princesse Ahrenberg. - Je suis resté au milieu de la première cour du château à regarder un exercice d'alerte de la Garde.

Les dernières parties que j'ai écrites n'ont pas plu à Max, certainement parce qu'il considère qu'elles ne conviennent pas dans l'ensemble, mais peut-être aussi parce qu'il les trouve mauvaises en tant que telles. Cela est très vraisemblable, car il m'a mis en garde contre l'écriture de si longs passages, l'effet d'une telle écriture ayant selon lui quelque chose de gélatineux.

Pour pouvoir parler aux jeunes filles, j'ai besoin de la présence de personnes plus âgées. Le léger trouble qu'elles provoquent anime ma conversation, les exigences à mon endroit me semblent aussitôt se réduire, les paroles que je laisse échapper sans examen, si elles ne conviennent pas à la jeune fille, peuvent toujours plaire à la personne plus âgée dont je peux obtenir de l'aide en quantité si nécessaire.

Mlle Haas. Elle me rappelle madame Blei, seul son nez, par sa longueur, sa légère double incurvation et sa relative minceur, ressemble au nez gâté de madame Blei. Mais sinon elle a aussi au visage une noirceur qu'on peut difficilement expliquer par une cause extérieure et qui ne peut être poussée dans la peau que par un caractère puissant. Large dos, tendance naturelle bien avancée à développer un dos de femme bombé ; corps lourd qui devient mince dans la veste bien coupée et pour lequel cette veste étroite est encore ample. Après des moments de gêne dans la conversation, le fait de relever doucement la tête signifie qu'on a trouvé une porte de sortie. Je n'étais pas étendu par terre pendant cette conversation, n'avais pas abandon-

né la partie même intérieurement, mais si je m'étais seulement vu de l'extérieur, je n'aurais pas pu expliquer ma conduite autrement. Autrefois, je ne pouvais pas m'exprimer librement devant des personnes dont je venais de faire la connaissance parce que l'existence de désirs sexuels m'en empêchait inconsciemment, à présent c'est leur manque conscient qui m'en empêche.

Rencontre du couple Tschissik sur le Graben. Elle portait sa robe de prostituée dans *Der wilde Mensch*. Quand je décompose par le détail la vision que j'ai eue d'elle à ce moment-là sur le Graben, elle devient improbable. (Je ne l'ai vue que rapidement car j'ai pris peur en la voyant, n'ai pas salué, elle ne m'a pas vu non plus et je n'ai pas osé me retourner tout de suite.) Elle était beaucoup plus petite que d'habitude, elle avançait la hanche gauche non pas par moments, mais constamment, sa jambe droite était fléchie, le mouvement de son cou et de sa tête qu'elle approchait de son mari était très rapide, avec son bras droit plié et tourné vers le côté elle cherchait à s'accrocher à son mari. Il portait son petit chapeau d'été avec le bord baissé devant. Quand je me suis retourné, ils étaient partis. J'ai de-

viné qu'ils étaient allés au Kafé central, j'ai attendu un peu de l'autre côté du Graben et, après un long moment, j'ai eu la chance de la voir s'approcher de la fenêtre. Quand elle s'est assise à la table, je n'ai plus vu que le bord de son chapeau de carton recouvert de velours bleu. - Dans le rêve, j'étais ensuite dans un passage très étroit, pas excessivement haut non plus, couvert d'une voûte en verre, ressemblant aux voies impraticables dans les tableaux primitifs italiens, ressemblant aussi, de loin, à un passage que nous avons vu à Paris, comme un embranchement de la rue des Petits Champs. Seulement le passage de Paris était plus large et rempli de boutiques, tandis que celui-ci courait entre des murs vides et laissait voir qu'il y avait tout juste de la place pour deux personnes marchant côte à côte, mais si on y marchait vraiment, comme moi avec madame Tschissik, alors c'était étonnant la place qu'il y avait, sans que cela nous étonnât. Alors que j'allais vers l'une des sorties avec madame T., en direction d'un possible observateur de toute la scène, et que Mme Tschissik s'excusait de je ne sais quelle faute (apparemment l'ivrognerie) et en même temps me priait de ne pas croire ses calomnieux, monsieur T., à l'autre bout du passage,

fouettait un saint-bernard blond et poilu qui se tenait devant lui debout sur les pattes arrière. Ce n'était pas tout à fait clair si T. ne faisait que s'amuser avec le chien et négligeait sa femme à cause de lui ou s'il avait été sérieusement attaqué par le chien ou si finalement il voulait le retenir de nous sauter dessus.

Avec L. sur le quai. J'ai eu un léger évanouissement qui a étouffé tout mon être, je me suis remis et m'en suis souvenu après un petit moment comme d'une chose oubliée depuis longtemps.

Même en faisant abstraction de tous les autres obstacles (état physique, parents, caractère), je parviens à trouver une très bonne excuse au fait que je ne me limite pas à la littérature malgré tout, en recourant à la bipartition suivante : je ne peux rien risquer pour moi aussi longtemps que je n'aurai pas réalisé un travail de grande envergure qui me satisfera totalement. A vrai dire c'est irréfutable.

J'éprouve en ce moment et j'ai déjà éprouvé cet après-midi un grand désir d'extraire de moi toute mon anxiété

en l'exprimant totalement par l'écriture, et de même qu'elle vient de mes propres profondeurs de l'inscrire dans les profondeurs du papier ou bien de la coucher par écrit de façon à ce que je puisse intégrer totalement en moi ce que j'aurais écrit. Ce n'est pas un désir artistique. Quand Löwy a parlé aujourd'hui de son insatisfaction et de son indifférence concernant tout ce que faisait la troupe, j'ai expliqué son état par le mal du pays, mais, d'une certaine façon, je ne lui ai pas donné cette explication même si je l'ai exprimée, je l'ai gardée pour moi et j'en ai joui un moment pour ma propre tristesse.

9 déc. 1911 Stauffer-Bern : « La douceur de la création trompe quant à sa valeur absolue »

Quand on se tient immobile au-dessus d'un livre de lettres ou de mémoires, de n'importe quel homme cette fois de Karl Stauffer-Bern, si on ne l'intègre pas en soi par ses propres forces, car cela demande déjà de l'art et l'art atteint le bonheur par lui-même, mais que, s'abandonnant - pour qui n'oppose pas de résistance, cela se produit bien vite - on se laisse entraîner par cet être étranger concentré sur lui-même au point de devenir l'un de ses parents, alors

il n'y a plus rien d'exceptionnel à ce que, ramené à soi quand on referme le livre, on se sente mieux, après cette excursion et ce moment de détente, dans son propre être nouvellement reconnu, nouvellement secoué, considéré de loin pendant un instant, et qu'on reste avec une tête plus libre.

10 déc 1911 di. Je dois aller rendre visite à ma sœur et son petit garçon. Lorsqu'avant hier la mère est revenue de chez ma sœur à une 1 heure du matin avec la nouvelle que le garçon était né, mon père a commencé à circuler en chemise de nuit à travers tout l'appartement, a ouvert toutes les portes, m'a réveillé moi la bonne et les sœurs et a annoncé la naissance d'une telle façon qu'on pouvait croire que ce n'était pas seulement l'enfant qui était né, mais qu'il était déjà arrivé au bout d'une vie pleine d'honneurs et que ses obsèques avaient eu lieu.

Ce n'est qu'ensuite que nous pouvons être surpris par le fait que ces circonstances étrangères, quoiqu' appartenant à la vie, soient décrites de façon inchangée dans le livre, alors qu'à partir de notre expérience nous croyons savoir

que rien n'est plus éloigné d'un événement vécu comme p.e. le deuil qui suit la mort d'un ami que la description de cet événement vécu. Mais ce qui est vrai pour notre personne ne l'est pas pour la personne étrangère. Si en effet nous ne sommes pas capables avec nos lettres d'exprimer nos propres sentiments de manière satisfaisante – il existe naturellement des deux côtés une quantité indistincte de degrés –, si même à nos meilleurs moments nous devons recourir à des expressions comme « indescriptible », « indicible » ou un « si triste » ou si beau suivi d'une phrase en « que » vite en morceaux, nous sommes pour ainsi dire récompensés par la faculté qui nous est donnée de comprendre les récits étrangers avec la précision tranquille, laquelle nous manque, du moins à ce degré, lorsque nous écrivons nos propres lettres. L'ignorance où nous nous trouvons quant aux sentiments qui ont un jour, c'est selon, tendu ou chiffonné la lettre qui est devant nous, cette ignorance justement devient compréhension, puisque nous sommes forcés de nous tenir à cette lettre, de ne croire que ce qui s'y trouve, de trouver donc cela parfaitement exprimé et, comme il est juste, de voir ouvert le chemin qui mène au sein de la plus grande humanité.

Ainsi p.e. les lettres de Karl Stauffer ne contiennent que le récit de la courte vie d'un artiste

13. XII II Rien écrit parce que j'étais fatigué et allongé sur le canapé dans la chambre chaude puis froide avec des jambes malades et des rêves dégoûtants. Un chien était couché sur mon corps, une patte près du visage, ça m'a réveillé, mais pendant un moment encore j'ai eu peur d'ouvrir les yeux et de le regarder.

Biberpelz. Pièce pleine de lacunes, qui tire en longueur sans gradation. Mauvaises scènes du chef de bureau. Jeu délicat de la Lehmann du théâtre Lessing. Sa robe lui rentre entre les cuisses quand elle se baisse. Le regard pensif qu'ont les gens du peuple, elle lève les deux paumes qu'elle place l'une en dessous de l'autre à gauche de son visage, comme pour affaiblir délibérément le pouvoir de la voix qui nie ou proteste. Jeu embarrassé et grossier des autres. Les impertinences du comique à l'égard de la pièce (tire son vieux sabre, se trompe de chapeaux).

Mon froid malaise. Suis rentré à la maison, mais assis là-bas j'avais pensé déjà avec admiration au fait que tous ces gens s'infligent autant d'agitation pour un soir (on crie, vole, on est volé, importuné, applaudi, négligé) et que, si on ne regarde cette pièce qu'en clignant des yeux, tant de voix humaines et de cris désordonnés sont jetés là pêle-mêle. Belles filles. L'une au visage lisse, des surfaces de peau unies, des joues rondes, des cheveux dont les racines sont placées haut sur le front, et dans tout ce lisse des yeux un peu gonflés. - Beaux passages de la pièce où la Wulffen se montre en même temps comme une voleuse et comme une amie sincère des hommes intelligents, progressistes et démocrates. Un Wehrhahn qui serait spectateur devrait vraiment se sentir confirmé. - Triste parallélisme du 4^{ème} acte. Dans le premier acte, on vole, dans le 2^{ème} se tient le tribunal, comme dans le 3^{ème} et le 4^{ème}.

« Der Schneider als Gemeinderat » chez les juifs. Sans les Tschissik, mais avec deux nouveaux, le couple Liebegold, des gens horribles. Mauvaise pièce de Richter. Le début molièresque le conseiller municipal bouffi d'orgueil couvert de montres. - La Liebegold ne sait pas lire, son mari

doit lui faire apprendre son texte. - Il est presque courant qu'un comique épouse une femme sérieuse et qu'un homme sérieux épouse une comique et qu'on ne prenne que des filles mariées ou ayant un lien de parenté avec un acteur. - Comment vers minuit le pianiste sans doute célibataire a filé par la porte avec sa partition.

Concert Brahms à la Société chorale. Mon faible rapport à la musique tient au fait que je ne peux la ressentir de façon continue, elle ne produit un effet en moi que de temps en temps et comme il est rare qu'il soit musical. La musique écoutée élève naturellement un mur tout autour de moi, et la seule influence musicale que je subis durablement est la suivante : ainsi enfermé, je ne suis pas le même qu'en liberté. - Un tel respect du public pour la musique n'existe pas pour la littérature. Les jeunes filles qui chantent. Beaucoup ne tenaient leur bouche ouverte qu'à cause de la mélodie. Une fille au corps lourd avait la gorge et la tête qui flottaient dans l'air sous l'effet du chant. - Trois ecclésiastiques dans une loge. Celui du milieu avec une petite calotte rouge écoute avec calme et dignité, sans exprimer d'émotion, pesant mais pas raide ; celui de droite est af-

faissé sur lui-même avec un visage ridé, figé, pointu ; celui de gauche gros a son visage posé de travers sur son poing à demi ouvert. - Joué. Ouverture tragique (J'entends seulement des pas lents, solennels exécutés tantôt ici, tantôt là. Il est instructif d'observer le passage de la musique entre les groupes de musiciens et de le vérifier avec l'oreille. La destruction dans la chevelure du chef d'orchestre).

Beherzigung de Goethe, Nänie de Schiller Gesang der Parzen, Triumplied - En haut les femmes qui chantaient debout à la balustrade inférieure, comme dans une architecture italienne primitive.

Bien que je sois resté debout un temps considérable au milieu d'une littérature qui se refermait sur moi, il est certain que depuis trois jours, hormis mon désir général de bonheur, je ne ressens aucun désir spontané de littérature. De la même manière, je considérais Löwy la semaine dernière comme un ami dont je ne pouvais me passer, et je m'en passe facilement depuis maintenant trois jours.

Quand je commence à écrire après n'avoir rien écrit pendant longtemps, c'est comme si je tirais les mots hors du

vide. Quand j'en ai un, eh bien il n'y a que celui-là et tout le travail recommence depuis le début.

14.XII 1911 Ce midi mon père m'a fait des reproches parce que je ne m'occupe pas de l'usine. J'ai expliqué que j'avais participé à cette affaire parce que je m'attendais à en tirer des bénéfices, mais que je ne pouvais pas y travailler tant que je serai pris par le bureau. Le père a continué à me gronder, je suis resté à la fenêtre sans rien dire. Mais le soir je me suis surpris en train de penser - suite à la conversation du midi - que je pouvais être très satisfait de ma situation actuelle et que je devais surtout me garder de disposer de tout mon temps pour la littérature. A peine avais-je soumis cette pensée à un examen plus approfondi qu'elle cessa d'être surprenante et me parut déjà familière. Je me suis dénié la capacité d'utiliser tout mon temps pour la littérature. Il est vrai que cette conviction ne provenait que d'un état passager, mais elle était plus forte que celui-ci. J'ai pensé aussi à Max comme à un étranger, bien qu'il ait aujourd'hui à Berlin une intense lecture publique ; maintenant je me rends compte que je n'ai pensé à lui

qu'au moment où je m'approchais de l'appartement de Mlle Taussig pendant ma promenade du soir.

Promenade avec Löwy en bas au bord du fleuve. L'une des piles de l'arche qui s'élève du pont Elisabeth, éclairée de l'intérieur par une lampe électr. , masse sombre au milieu de flots de lumière coulant de chaque côté qui avait l'air d'une cheminée d'usine, et au-dessus le coin d'ombre sombre qui se déployait vers le ciel était comme de la fumée qui monte. Les surfaces de lumière vertes nettement délimitées sur le côté du pont.

Comment, pendant la lecture à haute voix de Beethoven und das Liebespaar de W.Schäfer, différentes pensées sans rapport avec l'histoire que je lisais (le dîner, Löwy qui m'attendait) me sont passées par la tête avec une grande clarté, sans me déranger dans ma lecture aujourd'hui justement très nette.

17 XII 1911 Di. Midi. Perdu la matinée à dormir et lire le journal. Peur de finir une critique pour le Prager Tagblatt. Cette peur avant d'écrire s'exprime toujours de la

façon suivante : sans être assis à mon bureau, je trouve soudain des phrases d'introduction du texte à écrire qui se révèlent aussitôt inutilisables, sèches, interrompues bien avant la fin et dont les fragments qui ressortent me signalent un triste avenir.

Les vieux numéros au marché de Noël. Deux cacatoès sur une perche tirent des planètes. Erreurs. On prédit à une jeune fille qu'elle aura une bien-aimée. - Un homme vend des fleurs artificielles avec des vers : To jest růže udělaná z kůže.

Le jeune Pipes en train de chanter. Sa seule gestuelle c'est de lancer son avant-bras d. dans un sens et dans l'autre, la main à demi ouverte s'ouvre encore un peu et se referme à nouveau. Son visage, surtout la lèvre supérieure, est couvert de sueur comme des éclats de verre. Il a mis en vitesse un plastron sans boutons sous le gilet de sa redingote. - L'ombre chaude dans le rouge tendre de la cavité buccale de madame Klug en train de chanter.

Les rues des juifs à Paris rue Rosier embranchement de la
rue de Rivoli

Quand une culture sans ordre, qui n'a que la cohésion la plus fragile, indispensable à la simple poursuite d'une existence précaire, est appelée tout à coup à réaliser un travail limité dans le temps, donc nécessairement énergique, à se développer, à prendre la parole, ne survient qu'une réponse amère dans laquelle se mêlent de la suffisance en raison de ce qui a été atteint qui ne peut être supporté qu'avec toutes les forces non exercées, un petit regard en arrière sur le savoir qui s'enfuit de façon inattendue, lequel est particulièrement mobile parce qu'il était davantage pressenti que bien établi, et enfin la haine et l'admiration de l'entourage.

Hier avant de m'endormir j'ai eu la vision dessinée d'un groupe d'hommes isolé dans l'air semblable à une montagne, vision dont la technique graphique me parut totalement nouvelle et une fois découverte facile à exécuter. Des gens étaient rassemblés autour d'une table, le sol s'étendait un peu plus loin que le cercle d'hommes, mais

de tous ces gens je ne voyais d'abord, avec une grande puissance du regard, qu'un jeune homme portant un habit très ancien. Il s'appuyait du bras gauche sur la table, sa main pendait sans vigueur devant son visage au regard levé l'air amusé vers quelqu'un qui se penchait sur lui, inquiet ou interrogateur. Son corps surtout la jambe droite était étendu avec une nonchalance juvénile, il était plus couché qu'assis. Les deux couples de lignes nettes qui limitaient les jambes se croisaient et se reliaient facilement aux lignes du corps. Entre ces lignes, les vêtements aux couleurs pâles étaient remplis d'une faible réalité corporelle. Étonné par ce beau dessin produisant dans ma tête une tension qui, j'en étais convaincu, était la même tension continue par laquelle, quand je le voudrais, le crayon dans la main pourrait être guidé, je me forçais à sortir de cet état crépusculaire afin de pouvoir mieux réfléchir à fond au dessin. Il s'avéra bientôt que je ne m'étais rien représenté d'autre qu'un petit groupe de porcelaine gris clair.

Dans les périodes de transition, comme le fut pour moi la semaine passée et jusqu'à cet instant présent au moins, je suis souvent saisi d'un étonnement triste, mais calme, pro-

voqué par ma froideur. Je suis séparé de toutes les choses par un espace creux, et je ne me précipite même pas pour arriver à sa limite.

Ce soir, alors que mes pensées commencent à être plus libres et que je serais peut-être bon à quelque chose, je dois aller au « Nationaltheater » pour voir *Hippodamie*, première de Vrchlicky.

Il est certain que le dimanche ne pourra jamais m'être plus profitable qu'un jour de la semaine, vu que son organisation particulière bouleverse toutes mes habitudes et que j'ai besoin de l'excédent de temps libre pour m'installer tant bien que mal dans cette journée particulière.

Ce qui est sûr, c'est que je céderais à mon désir d'écrire une autobiographie dès l'instant qui me libèrerait du bureau. Au moment d'écrire, il me faudrait avoir face à moi un changement aussi radical en guise de but provisoire, et ce afin de pouvoir diriger la masse des événements. Je ne peux envisager de changement plus exaltant que celui-là,

aussi terriblement invraisemblable puisse-t-il être. Mais alors l'écriture de l'autobiographie serait une grande joie, car ce serait aussi facile que de noter ses rêves, et pourtant le résultat serait tout autre, il serait majeur et son influence s'exercerait sur moi à jamais, ce qui ne l'empêcherait pas d'être aussi accessible à l'intelligence et au sentiment de tout un chacun.

18. XII II Avant-hier Hippodamie. Pièce lamentable. Une errance dans la mythologie grecque sans queue ni tête. Dans le programme, essai de Kvapil qui, entre les lignes, exprime l'opinion manifeste pendant toute la représentation qu'une bonne mise en scène (qui n'était ici rien d'autre qu'une imitation de Reinhardt) peut faire d'un mauvais texte une bonne œuvre théâtrale. Tout cela doit bien être triste pour un Tchèque qui n'a vu qu'un peu de pays. - Le gouverneur qui, pendant la pause, prend un peu l'air du couloir par la petite porte ouverte de sa loge. - L'apparition de la défunte Axiocha citée comme ombre, laquelle ne tarde pas à disparaître parce qu'étant morte récemment la vue du monde réveille en elle trop fortement sa vieille souffrance humaine.

Max est revenu hier de Berlin. Il a été qualifié d'« altruiste » par un homme de la Fackel parce qu'il a lu au public « Werfel, auteur bien plus important ». Max devait supprimer cette phrase avant qu'il donne le compte-rendu à l'impression au Prager Tagblatt. Je déteste W., non pas parce que je l'envie, mais je l'envie aussi. Il est en bonne santé, jeune et riche, rien à voir avec moi. En outre, il a écrit très tôt et avec facilité de très bonnes choses inspirées par un esprit musical, il a une vie des plus heureuses derrière et devant lui, je travaille chargé de poids dont je ne peux me débarrasser et je suis coupé de toute musique.

Je ne suis pas ponctuel parce que je ne ressens pas les souffrances de l'attente. J'attends comme un bœuf. Si je sens en effet un but dans mon existence momentanée, même s'il est très incertain, je suis si vaniteux dans ma faiblesse que je supporte tout volontiers à cause de ce but que je me suis posé. Si j'étais amoureux, tout ce dont je serais capable. Combien de temps ai-je attendu il y a des années que passe M. sous les arcades du Ring, même si

elle passait en compagnie de son amoureux. J'ai laissé passer l'heure de rendez-vous en partie par négligence, en partie par ignorance des souffrances de l'attente, mais en partie aussi pour parvenir à de nouveaux buts compliqués à travers une nouvelle recherche incertaine des personnes avec qui j'avais rendez-vous, et donc aussi pour parvenir à la possibilité d'une attente longue et incertaine. Du fait qu'enfant déjà j'avais une grande peur nerveuse de l'attente, on pourrait conclure que j'étais destiné à quelque chose de meilleur, mais que je pressentais quel serait mon avenir.

Mes bonnes dispositions n'ont ni le temps, ni la liberté de s'exprimer naturellement ; mes mauvaises, au contraire, en ont plus qu'elles n'en demandent. Or voilà presque 10 jours - depuis le 9, d'après le Journal dont je me sers pour compter - que je souffre d'une telle disposition. Hier je me suis mis une nouvelle fois au lit avec la tête en feu, je me réjouissais déjà que cette mauvaise période fût passée et craignais de mal dormir. Mais cela a passé, j'ai assez bien dormi et suis mal réveillé.

19.XI 1911 Hier « Dawids Geige » de Lateiner.

Le frère rejeté, un violoniste virtuose, revient riche comme dans les rêves de mes premières années de collègue, mais déguisé en mendiant, les pieds enveloppés dans des chiffons comme un pelleteur de neige, il met d'abord à l'épreuve les gens de sa famille qui ne sont jamais sortis de leur pays : sa fille pauvre et honnête, le frère riche qui ne veut pas donner son fils en mariage à la pauvre cousine, et qui malgré son âge veut se prendre une jeune femme. Ce n'est que plus tard qu'il se dévoile en ouvrant brusquement son frac, sous lequel sont attachées les décorations de tous les princes d'Europe à une écharpe nouée en diagonale. En jouant du violon et en chantant il fait de tous ses parents et de leur clique des hommes bons et remet leurs relations en ordre.

Madame Tschissik a de nouveau joué. Hier son corps était plus beau que son visage qui semblait plus mince que d'habitude, si bien que son front, qui se plisse au premier mot, attirait trop l'attention. Hier le grand corps joliment arrondi, modérément corpulent, n'allait pas avec son visage, et elle me rappelait vaguement des créatures hy-

brides telles des ondines, des sirènes ou des centaures. Quand ensuite elle fut devant moi le visage grimaçant, au teint brouillé et abîmé par le maquillage, avec une tache sur son chemisier bleu foncé à manches courtes, ce fut pour moi comme si je devais parler à une statue au milieu de spectateurs impitoyables. Madame Klug se tenait à côté d'elle et m'observait. Mademoiselle Weltsch m'observait du côté gauche. J'ai dit autant de bêtises que possible. Ainsi je n'ai pas arrêté de demander à madame T. pourquoi elle était partie à Dresde alors que je savais qu'elle s'était fâchée avec les autres, qu'elle était partie à cause de cela, et que ce sujet de conversation la mettait mal à l'aise. Finalement cela m'a mis encore plus mal à l'aise qu'elle, mais je n'ai rien trouvé d'autre à dire. Quand Madame Tschisik s'est jointe à nous pendant que je parlais avec Madame T., j'ai dit « Pardon ! » à Madame Klug tout en me tournant vers Madame T., comme si j'avais l'intention de passer ma vie avec Madame T. à partir de cet instant. En parlant ensuite avec Madame T., j'ai remarqué que mon amour ne l'avait pas vraiment saisie, mais qu'il volait seulement autour d'elle, tantôt plus proche, tantôt plus lointain. Le repos ne saurait à vrai dire lui être accordé. -

Madame Liebgold a joué le rôle d'un jeune homme dans un habit qui comprimait son corps de femme enceinte. Comme elle n'obéit pas à son père (Löwy), celui-ci fait pression sur le haut de son corps pour qu'elle s'assoie dans un fauteuil et lui tape sur le derrière au-dessus duquel son pantalon se tend considérablement. Löwy a dit ensuite qu'il l'avait touchée avec le même dégoût que si cela avait été une souris. Vue de face elle est pourtant jolie, c'est seulement de profil que son nez part vers le bas, trop long, trop pointu et atroce.

Je suis arrivé à 10 heures seulement, après avoir fait une promenade en savourant la légère nervosité provoquée par le fait d'avoir une place au théâtre et de me promener pendant la représentation, c'est-à-dire pendant que les solistes essayaient par leurs chants de me faire venir jusqu'à eux. J'ai aussi manqué Madame Klug, dont le chant toujours plein de vie, quand on l'écoute, ne signifie rien d'autre que d'éprouver la solidité du monde, ce dont j'ai grand besoin en ce moment.

Aujourd'hui, au petit-déjeuner, j'ai parlé par hasard avec ma mère des enfants et du mariage, juste quelques mots, mais je me suis rendu compte pour la première fois de façon claire combien l'image que ma mère se faisait de moi était fausse et puérile. Elle me tient pour un jeune homme en bonne santé, souffrant un peu de l'idée qu'il serait malade. Cette idée disparaîtra d'elle-même avec le temps, un mariage et la procréation l'élimineraient en effet de la façon la plus radicale. Ensuite, l'intérêt pour la littérature se réduirait à cette dose dont les gens cultivés ont peut-être besoin. L'intérêt pour mon métier ou pour l'usine ou pour tout ce qui me tombera sous la main se développera tranquillement dans des proportions naturelles. Il n'y a donc pas la moindre raison, effleurée par aucun doute, de désespérer durablement de mon avenir, il y a juste une raison de désespérer un moment, mais sans conséquence grave là aussi, quand je crois à nouveau avoir l'estomac dérangé ou quand je ne peux pas dormir parce que j'écris trop. Il y a mille solutions possibles. La plus probable est que je vais tomber brusquement amoureux d'une jeune fille et que je ne pourrai plus me passer d'elle. Je verrai alors qu'on me veut du bien et qu'on ne fera rien

pour m'empêcher. Mais si je reste célibataire comme l'oncle de Madrid, ce ne sera pas une catastrophe, parce qu'avec mon intelligence je saurai bien m'adapter.

23.XII II Sa. Si, en voyant ma façon de vivre qui, selon mes parents et connaissances mène dans une direction fautive et inconnue, on éprouve de la peur, et si cette peur est exprimée par mon père qui craint que je devienne un deuxième oncle Rudolf, c'est-à-dire l'idiot de la nouvelle génération de la famille, un peu transformé pour les besoins d'une autre époque, alors à partir de maintenant je vais pouvoir sentir se rassembler et se fortifier chez ma mère, dont l'opposition à une telle opinion a sans cesse diminué au fil des années, ce qui parle en ma faveur et contre l'oncle Rudolf et s'enfonce comme un coin entre les images de nous deux.

Avant-hier à l'usine. Soirée chez Max où le peintre Novak était en train de montrer les lithographies de Max. Face à eux, je ne parvenais pas à garder une contenance, incapable de dire oui de dire non. Max a fait part de quelques observations auxquelles il avait déjà réfléchi, après quoi

ma pensée s'est mise à rouler autour d'elles sans arriver à aucun résultat. Finalement, je me suis habitué à chacune des planches, mes yeux sans expérience se sont libérés du sentiment de surprise, j'ai trouvé un menton rond, un visage comprimé, un buste carapaçonné, mais il avait plutôt l'air de porter une très grande chemise de soirée sous un costume de ville. Le peintre nous a répondu en nous présentant quelques idées qui n'étaient compréhensibles ni immédiatement ni après coup, en affaiblissant la signification par le simple fait de nous les dire justement à nous qui avions dit les inepties les plus grossières, quand ses idées à lui avaient une vie intérieure. Il a affirmé que c'était la tâche de l'artiste, tâche ressentie et consciente d'elle-même, d'intégrer le modèle dans la forme d'art qui est la sienne. Pour y parvenir, il avait d'abord réalisé une esquisse de portrait en couleurs qui était également devant nous et qui, par ses couleurs sombres, présentait une ressemblance effectivement trop nette et trop sèche (c'est seulement maintenant que je peux m'avouer cette trop grande netteté), esquisse en laquelle Max vit le meilleur portrait parce qu'outre sa ressemblance il portait autour des yeux et de la bouche des traits nobles et calmes qui

étaient renforcés par les couleurs sombres dans une juste proportion. Si l'on vous demandait votre avis, on ne pouvait pas le nier. Après avoir fait cette esquisse, le peintre travaillait à présent chez lui à ses lithographies, et, en transformant lithographie après lithographie, il aspirait à s'éloigner toujours plus du phénomène naturel, non seulement sans renier sa forme d'art personnelle, mais aussi en s'en rapprochant trait après trait. Ainsi, par exemple, le pavillon de l'oreille perdait ses circonvolutions humaines et le détail de ses bords pour se transformer en une vertèbre en demi-cercle creusée vers l'intérieur avec au milieu une petite ouverture sombre. Le menton de Max dont l'os se forme déjà au niveau de l'oreille perdait sa simple délimitation, aussi indispensable qu'elle paraisse, et le spectateur avait du mal à percevoir une nouvelle vérité une fois supprimée l'ancienne. Les cheveux se décomposaient en contours sûrs, compréhensibles, et demeuraient des cheveux humains, même si le peintre le niait. Alors que le peintre avait exigé de nous une compréhension de ces transformations, il ne fit plus que rapidement allusion, mais avec fierté, au fait que tout sur ces planches avait une signification, et que même ce qui était dû au hasard, par

l'effet qu'il exerçait après coup, avait sa nécessité. Ainsi, à côté d'une tête, une tache de café mince et pâle descendait presque jusqu'en bas du tableau, elle était intégrée à l'ensemble, calculée et on ne pouvait la retirer sans nuire à toutes les proportions. Sur une autre planche, il y avait dans un coin à gauche une grande tache bleue composée de petits points dispersés et qu'on remarquait à peine ; or cette tache avait été placée là volontairement, à cause de la faible lumière qu'elle produisait sur tout le tableau et au sein de laquelle le peintre avait poursuivi son travail. Son prochain objectif était avant tout d'associer la bouche, qui avait déjà changé un peu mais pas assez, puis le nez à la transformation en cours, et comme Max se plaignait que de cette manière la lithographie s'éloignait toujours plus de la belle esquisse en couleurs, il fit remarquer qu'il n'était pas du tout exclu qu'elle s'en rapprochât à nouveau. Impossible en tout cas de ne pas voir l'assurance avec laquelle le peintre, à chaque instant de la discussion, faisait confiance au caractère imprévisible de son inspiration, et que seule cette confiance faisait de son travail artistique, à bon droit, une activité presque scientifique. – Acheté deux lithographies, « Vendeuse de pommes » et « Promenade ».

Un des avantages qu'il y a à tenir un journal, c'est qu'on prend conscience avec une clarté rassurante des transformations auxquelles on est continuellement soumis, auxquelles, bien sûr, on croit en général, qu'on pressent et qu'on admet, mais qu'on nie toujours inconsciemment par la suite, dès lors qu'il s'agit d'obtenir espoir et paix d'une telle concession. Dans un journal, on trouve des preuves que, même dans des états qui nous paraissent aujourd'hui insupportables, on a vécu, regardé autour de soi et noté des observations, que par conséquent cette main droite a bougé comme aujourd'hui, alors que, certes, nous sommes plus avisés grâce à cette possibilité que nous avons d'embrasser du regard notre état passé, mais que nous devons d'autant plus reconnaître le caractère intrépide de notre aspiration de jadis qui, dans cette pure ignorance, se maintenait malgré tout.

À cause des poèmes de Werfel, j'ai eu la tête pleine de vapeur pendant toute la matinée d'hier. Un instant, j'ai craint que l'enthousiasme m'emportât sans un seul arrêt jusque dans la folie.

Discussion douloureuse avec Weltsch avant-hier soir. Pendant une heure, mes regards effrayés n'ont cessé de passer sur son visage et son cou. A un moment, alors que mon visage était décomposé par l'énerverment la faiblesse et l'absence de toute pensée, je ne savais pas de manière certaine si je sortirai de la pièce sans que notre amitié fût durablement blessée. Dehors, par un temps pluvieux convenant parfaitement pour la marche silencieuse, j'ai respiré profondément, puis, rasséréné, j'ai attendu M. pendant une heure devant « l'Orient ». Attendre ainsi en posant de lents regards sur l'horloge dans un va-et-vient indifférent m'est presque aussi agréable que de rester couché sur le canapé les jambes étendues et les mains dans les poches. (Puis dans le demi-sommeil, on croit que les mains ne sont plus du tout dans les poches du pantalon, elles semblent posées comme des poings sur le haut des cuisses)

24.XII 1911 Di. Hier on s'est amusés chez Baum. J'y étais avec Weltsch. Max est à Breslau. Je me sentais libre, pouvais faire chaque geste jusqu'au bout, je répondais et écoutais comme il fallait, faisais le plus de

bruit, et si je disais une bêtise, on n’y faisait pas attention et elle était aussitôt emportée. Ce fut la même chose sur le chemin du retour sous la pluie avec Weltsch, malgré les flaques d’eau, le vent et le froid, nous avons eu le sentiment de rentrer aussi vite qu’en voiture. Tous les deux, nous étions désolés de nous séparer.

Enfant, j’avais peur, ou du moins je me sentais mal à l’aise, quand mon père parlait du dernier jour du mois ou de l’ultimo, ce qu’il faisait souvent en tant qu’homme d’affaires. Comme je n’étais pas curieux et que, s’il arrivait qu’un jour je pose une question, je n’étais pas capable d’assimiler assez vite la réponse étant donné la lenteur de ma pensée, et parce que, souvent, une envie de savoir faiblement active, mais qui émergeait soudainement, était déjà satisfaite par la question et la réponse, sans même aller jusqu’à exiger un sens, alors l’expression « le dernier jour du mois » restait pour moi un fâcheux secret à côté duquel venait se ranger, après avoir mieux écouté, l’expression « ultimo », sans que celle-ci eût jamais une signification aussi forte. Ce qui était terrible aussi, c’est que ce dernier jour du mois si longtemps craint ne pouvait

disparaître purement et simplement, car une fois qu'il était passé sans signal particulier et même sans qu'on y fit particulièrement attention - j'ai remarqué seulement beaucoup plus tard qu'il venait toujours après trente jours environ -, et que par conséquent le premier était bien arrivé, on recommençait à parler du dernier jour du mois, sans être toutefois particulièrement effrayé, ce que je rangeais sans examen parmi les autres choses incompréhensibles.

En arrivant chez W. hier midi, j'ai entendu la voix de sa sœur qui me saluait, mais sans la voir, jusqu'au moment où sa maigre silhouette s'est détachée du rocking-chair qui était devant moi.

Circoncision de mon neveu ce matin. Un petit homme aux jambes torses, Austerlitz, qui a déjà 2800 circoncisions derrière lui, a exécuté la chose avec beaucoup d'adresse. Ce qui complique l'opération, c'est que le garçon est sur les genoux de son grand-père au lieu d'être allongé sur une table, et que celui qui opère doit murmurer des prières au lieu de s'occuper seulement de ce qu'il fait. On immobilise d'abord le garçon en l'emmaillotant dans des

bandages qui ne laissent libre que le membre, puis on précise la surface à inciser en posant dessus une plaque de métal perforée, puis on pratique l'incision à l'aide d'un couteau presque ordinaire une espèce de couteau à poisson. A présent on voit du sang et de la chair, le mohel agite là-dedans ses doigts tremblants aux ongles longs avant de rabattre comme un doigt de gant sur la plaie, de la peau trouvée je ne sais où. Tout s'est bien passé, l'enfant a à peine pleuré. Juste une petite prière, pendant ce temps le mohel boit du vin et de ses doigts encore souillés de sang il met un peu de vin sur les lèvres de l'enfant. Les personnes présentes prient : « Comme il a accédé à l'Alliance, il devra accéder à la connaissance de la Torah, au mariage heureux et à la pratique des bonnes œuvres »

Quand j'ai entendu aujourd'hui l'assistant du mohel prier au moment du dessert pendant que ceux qui étaient là, hormis les deux grands-pères, passaient le temps à rêvasser et à s'ennuyer sans rien comprendre à la prière, j'ai vu devant moi le judaïsme d'Europe occidentale pris dans une période de transition manifeste et imprévisible dont les premiers intéressés ne se préoccupent nullement, sup-

portant ce qui leur est imposé en véritables hommes de transition. Dans leur pratique actuelle, ces formes religieuses parvenues à leur fin ultime avaient déjà, de façon si incontestable, un caractère purement historique, qu'il parut seulement nécessaire d'y consacrer un tout petit moment au cours de cette matinée pour intéresser l'assistance à l'histoire avec des informations sur l'ancienne coutume surannée de la circoncision et leurs prières à demi-chantées.

Löwy, que je fais attendre pratiquement chaque soir une ½ heure, me disait hier : depuis quelques jours, je regarde toujours votre fenêtre pendant que j'attends. Quand j'arrive - comme d'habitude - avant l'heure, je vois d'abord de la lumière, je suppose donc que vous travaillez encore. Puis on éteint la lumière, la pièce d'à côté reste éclairée, c'est donc que vous dînez ; puis il y a à nouveau de la lumière dans votre chambre, vous êtes donc en train de vous brosser les dents ; puis on éteint, vous êtes donc déjà dans l'escalier, mais alors on rallume -

25. XII 1911 Ce que je sais de la littérature juive actuelle à Varsovie à travers Löwy et de la littérature tchèque actuelle en m'en étant fait une idée en partie personnelle, révèle que beaucoup d'avantages du travail littéraire, le mouvement des esprits, le maintien dans l'unité de la conscience nationale, souvent inactive dans la vie extérieure et qui ne cesse de voler en éclats, la fierté et le soutien que la littérature apporte à la nation pour elle-même et vis-à-vis du monde hostile qui l'entoure, cette tenue d'un journal par une nation qui est tout à fait autre chose que l'écriture de l'histoire et, conséquemment à cela, une évolution plus rapide et cependant contrôlée de multiples façons, la spiritualisation détaillée de vastes étendues de la vie publique, l'engagement d'éléments insatisfaits qui, dans un cadre où seule la négligence provoque des dégâts, sont aussitôt utiles, l'organisation du peuple qui se produit à travers l'agitation des journaux, toujours dépendante de la totalité, l'attention de la nation limitée à son propre cercle et l'étranger accueilli uniquement sous la forme de son propre reflet, l'apparition du respect à l'égard de personnes ayant une activité littéraire, l'éveil passager, mais ayant des effets par la suite, d'une aspiration supérieure

chez ceux qui arrivent à l'âge adulte, la prise en compte d'événements littéraires par des préoccupations politiques, la possibilité de civiliser l'opposition entre pères et fils et d'en discuter, l'exposition des défauts nationaux d'une façon certes particulièrement douloureuse, mais pardonnable et libératrice, l'apparition d'un commerce de livres animé et donc conscient de sa propre réalité, ainsi que la soif de livres – tous ces effets peuvent bien être produits par une littérature qui, effectivement, ne se développe pas avec une ampleur exceptionnelle, mais qui en a l'apparence en raison d'un manque de talents de grande valeur. La vitalité d'une telle littérature est même plus grande que celle d'une littérature riche en talents, car puisqu'il n'y a pas d'écrivains assez doués pour faire taire les sceptiques, ou du moins la majorité d'entre eux, la dispute littéraire acquiert, avec une ampleur maximale, une véritable justification. C'est pourquoi une littérature qui n'est pas transpercée par le talent ne présente pas non plus de trous par lesquels des indifférents pourraient se faufiler. L'exigence d'attention posée par la littérature en devient plus impérieuse. L'indépendance de chaque écrivain en particulier est mieux préservée, seulement, bien

entendu, à l'intérieur des frontières nationales. L'absence de modèles nationaux irrésistibles détourne de la littérature ceux qui en sont complètement incapables. Mais même de faibles capacités ne suffisent pas pour se laisser influencer par les vagues traits de caractère des écrivains faisant alors autorité ou pour introduire les produits des littératures étrangères, ou encore pour imiter la littérature étrangère déjà introduite, ce qu'on peut comprendre aisément en voyant par exemple qu'au sein d'une littérature riche en grands talents comme la littérature allemande, les plus mauvais écrivains limitent leurs imitations à ce qui existe dans leur pays. La force bénéfique et créatrice d'une littérature mauvaise dans le détail - force aux effets évoqués plus haut - se montre particulièrement efficace quand on commence à intégrer les écrivains morts au sein d'une histoire littéraire. Leurs incontestables effets passés et présents deviennent quelque chose de si réel qu'ils peuvent être pris pour leurs œuvres. On parle de celles-ci et on pense à ceux-là, oui, même quand on lit celles-ci, on ne voit que ceux-là. Mais comme on ne peut oublier ces effets et que les œuvres, par elles-mêmes, n'influencent pas le souvenir, il n'y a pas non plus d'oubli ni de ressouvenir.

L'histoire littéraire se présente comme un bloc immuable et fiable auquel le goût du jour ne peut qu'à peine nuire. La mémoire d'une petite nation n'est pas plus petite que la mémoire d'une grande nation, c'est donc qu'elle travaille plus en profondeur le matériau existant. Certes, on emploie un nombre inférieur de spécialistes de l'histoire littéraire, mais la littérature est moins l'affaire de l'histoire littéraire que l'affaire du peuple, et c'est pourquoi elle est, sinon pure, du moins en sécurité. Car les exigences que la conscience nationale, au sein d'un petit peuple, pose à l'individu, ont pour conséquence que chacun doit toujours être disposé à connaître la part de littérature qui lui revient, à la prendre en charge à la défendre, à la défendre surtout, même s'il ne la connaît pas et ne la prend pas en charge.

Circoncision en Russie. Dans le grand appartement où il n'y a que des portes sont accrochés des tableaux grands comme la paume de la main où sont imprimés des signes cabalistiques, tableaux servant à protéger la mère contre les mauvais esprits qui, pendant cette période entre la naissance et la circoncision, pourraient devenir particulièrement

rement dangereux pour la mère et son fils, peut-être parce que le corps de celle-ci a été beaucoup trop ouvert, offrant ainsi un accès aisé à tout le Mal, et aussi parce que l'enfant ne peut pas s'opposer au Mal tant qu'il n'est pas accueilli dans l'Alliance. C'est pourquoi on prend une nourrice, afin que la mère ne reste pas seule un instant. Pour repousser les mauvais esprits, il est aussi utile que dans les 7 jours qui suivent la naissance excepté le vendredi 10 - 15 enfants, jamais les mêmes, se tiennent le soir au chevet de la mère, sous la conduite du Belfer (assistant du maître), récitent le Schema Israel et sont pour cela récompensés avec des sucreries. On dit que ces enfants innocents de 5-8 ans sont particulièrement efficaces pour éloigner les mauvais esprits qui surgissent surtout au crépuscule. Une fête spéciale a lieu le vendredi, même si plusieurs festins se succèdent pendant toute cette semaine. La veille de la circoncision, c'est le jour où les esprits mauvais sont les plus sauvages, la dernière nuit est donc une nuit de veille et on la passe auprès de la mère jusqu'au matin. La plupart du temps, la circoncision a lieu en présence de parents et d'amis, qui sont souvent plus d'une centaine. L'invité le plus respecté a le droit de porter l'enfant. Le

circonciseur, qui exerce sa fonction sans être payé, est le plus souvent un ivrogne, car, occupé comme il est, il ne peut participer aux différents banquets et n'avale donc qu'un peu de schnaps. C'est la raison pour laquelle tous les circonciseurs ont le nez rouge et puent de la bouche. C'est donc aussi pour cela que ce n'est pas très appétissant de les voir sucer le membre saignant avec cette même bouche une fois l'incision faite, comme il est prescrit. Le membre est ensuite recouvert de sciure de bois et est cicatrisé au bout d'environ 3 jours.

Il semble que ce ne soit pas tant une sévère vie de famille qui réunisse et caractérise les juifs et surtout naturellement ceux de Russie, car après tout la vie de famille existe aussi chez les chrétiens, et ce qui est gênant pour la vie de famille des juifs c'est bien que la femme soit exclue de l'étude du Talmud, les femmes se retirant dans une pièce voisine – sans qu'elles y soient obligées – quand l'homme veut discuter avec des invités de choses savantes du Talmud, soit le centre de son existence, mais ce qui les caractérise encore plus, c'est qu'ils se rassemblent à la moindre occasion, que ce soit pour prier ou pour étudier ou pour

discuter de choses divines ou bien à l'occasion de repas de fête ayant la plupart du temps un motif religieux, repas lors desquels on boit de façon modérée. Ils fuient littéralement les uns vers les autres.

Par la puissance de ses œuvres, Goethe retarde probablement le développement de la langue allemande. Même si depuis la prose s'est souvent éloignée de lui, elle a pourtant fini par retourner vers lui avec encore plus de nostalgie - comme c'est le cas actuellement - et s'est même appropriée de vieilles tournures qu'on trouve chez Goethe mais auxquelles il ne peut être associé, et ce afin de se délecter du spectacle complet de sa dépendance sans limites.

En hébreu je m'appelle Anshel comme le grand-père de ma mère du côté maternel, resté dans le souvenir de ma mère comme un homme très pieux et très savant portant une longue barbe blanche, elle avait 6 ans quand il est mort. Elle se souvient d'avoir dû tenir les orteils du cadavre en demandant pardon pour de possibles fautes qu'elle aurait commises envers le grand-père. Elle se sou-

vient aussi des nombreux livres du grand-père qui couvraient les murs. Il se baignait chaque jour dans le fleuve, aussi en hiver, il faisait alors un trou dans la glace pour se baigner. La mère de ma mère mourut prématurément du typhus. Du jour de cette mort, la grand-mère devint morose, refusa de manger, ne parla plus avec personne, un jour, un an après la mort de sa fille, elle partit se promener et ne revint plus, on retira son corps de l'Elbe. L'arrière-grand-père de ma mère était un homme encore plus savant que le grand-père, il jouissait de la même considération chez les chrétiens et les juifs, lors d'un incendie sa piété provoqua miracle : le feu sauta par-dessus sa maison et l'épargna, alors que les maisons tout autour brûlèrent. Il avait 4 fils, l'un d'eux se convertit au christianisme et devint médecin. Tous excepté le grand-père de ma mère moururent jeunes. Celui-ci avait un fils, ma mère l'a connu comme Nathan l'oncle fou, et une fille, la mère de ma mère précisément.

se lancer contre la fenêtre et affaibli d'avoir utilisé toute sa force passer par-dessus l'appui de la fenêtre en traversant les éclats de bois et de verre.

26.XII 1911 À nouveau mal dormi, la 3^{ème} nuit déjà. J'ai donc passé les trois jours de fête pendant lesquels j'espérais écrire des choses qui auraient dû m'aider tout au long de l'année, dans un état où j'avais besoin d'aide. Le soir de Noël, promenade avec Löwy vers le Stern. Hier « Blümale ou la perle de Varsovie. » Pour la fermeté de son amour et sa fidélité, Blümale se voit décernée par l'auteur le titre honorifique de « perle de Varsovie ». Seul le cou haut et délicat de Mme Tschissik, quand il est découvert, explique la forme de son visage. L'éclat des larmes dans les yeux de Madame Klug quand elle a chanté une mélodie uniformément ondulante que les spectateurs ont écoutée la tête baissée, m'a semblé aller, par ce qu'il signifiait, bien au-delà du chant, du théâtre, des soucis de tout le public oui même au-delà des facultés de mon imagination. Regard, par la porte de derrière, dans le vestiaire, je vois justement Madame Klug, elle porte un jupon blanc et une chemise à manches courtes. Mon incertitude concernant les sentiments du public, d'où une incitation intérieure fatigante à ce qu'il s'enthousiasme. Hier, ma façon aimable et aisée de parler avec Mademoiselle T et les per-

sonnes qui l'accompagnaient. Quoique cela ne fût aucunement nécessaire, une certaine indulgence à l'égard du monde et une exubérante modestie ont fait que j'ai usé de quelques mots et gestes extérieurement embarrassés, ce qui participait de cette liberté de ma bonne nature ressentie hier et même déjà samedi. J'étais seul avec ma mère et cela aussi je l'ai bien pris et avec légèreté ; regardais tout le monde avec fermeté.

Suite

Les textes anciens reçoivent beaucoup d'interprétations qui, par rapport à la faiblesse de leur matériau, avancent avec une énergie seulement contenue par la crainte qu'on pourrait aller trop facilement jusqu'au bout, ainsi que par le respect sur lequel on s'est mis d'accord. Tout se passe de la plus honnête des façons, à part qu'on travaille dans une partialité qui ne disparaît jamais, ne laisse apparaître aucune fatigue et se répand à des lieues à la ronde parce qu'une main habile s'est levée. Mais partialité, en fin de compte, ne signifie pas seulement qu'on empêche une vue d'ensemble, mais aussi un aperçu limité, ce qui explique que toutes ces remarques soient barrées d'un trait.

Comme les hommes cohérents manquent, il n'y a pas d'actions littéraires cohérentes. [Une affaire isolée est poussée dans les profondeurs pour qu'on puisse l'observer d'en haut, ou bien elle est élevée pour qu'on puisse s'affirmer en haut à côté d'elle. Faux.] Même si l'on réfléchit tranquillement à l'affaire isolée, on ne parvient pas jusqu'à ses frontières où elle est en rapport avec des affaires semblables, le plus probable est qu'on atteigne la frontière qui la sépare de la politique, on cherche même à voir cette frontière avant qu'elle ne soit là et, souvent, à trouver partout cette frontière qui se contracte. L'exigüité de l'espace, mais aussi l'attention qu'on porte à la simplicité et à la régularité, enfin l'idée qu'à la suite de l'autonomie interne de la littérature sa liaison externe avec la politique est sans danger, cela a pour conséquence que la littérature soit diffusée dans le pays et qu'elle s'accroche aux slogans politiques.

On trouve partout de la joie au traitement littéraire de thèmes mineurs, qui peuvent être juste assez grands pour qu'un petit enthousiasme s'en nourrisse, et qui ont des perspectives et des soutiens polémiques. Les insultes littérairement réfléchies roulent dans un sens et dans l'autre,

dans le cercle des tempéraments plus forts, elles volent. Ce qui, au sein des grandes littératures, se joue en bas et constitue une cave non indispensable du bâtiment, se passe ici en pleine lumière, ce qui là-bas provoque un attroupement passager, n'entraîne ici rien de moins qu'un verdict décidant de la vie ou de la mort.

Inventaire des choses qu'on peut facilement se représenter comme très anciennes aujourd'hui : les estropiés qui mendient sur les chemins des promenades et des lieux d'excursion, l'espace qui n'est pas éclairé la nuit, le brückenkreuzer.

Un inventaire de tous les passages de « Poésie et vérité » qui, grâce à une propriété qu'il est impossible de distinguer, donnent une impression de vie particulièrement forte, sans que celle-ci soit dans un rapport essentiel avec l'objet représenté, p.e. la représentation de Goethe en jeune garçon curieux, richement habillé, aimé et plein de vie, entrant chez tous les gens qu'il connaît dans le seul but de voir et entendre tout ce qu'il y a à voir et entendre. Alors que je suis justement en train de feuilleter le livre, je

n'arrive pas à trouver de tels passages, tous me paraissent clairs et sont pleins d'une vie qu'aucun hasard ne peut égaler. Il me faut attendre le moment où je lirai de façon innocente et où je m'arrêterai aux passages recherchés.

C'est désagréable d'entendre le père raconter les souffrances qu'il a supportées dans sa jeunesse et critiquer continuellement le bonheur des gens d'aujourd'hui et surtout de ses enfants. Personne ne nie qu'il ait eu pendant des années des plaies ouvertes aux jambes par manque de vêtements d'hiver, qu'il ait eu fréquemment faim, qu'à 10 ans déjà il ait dû pousser une carriole à travers les villages, même en hiver et très tôt le matin - mais ce qu'il ne veut pas comprendre, c'est que ces faits qui sont exacts, comparé avec le fait encore plus exact que je n'ai pas souffert tout cela, ne l'autorisent en rien à conclure que j'ai été plus heureux que lui, qu'il peut se vanter de ces plaies aux jambes, qu'il peut partir de l'idée et affirmer que je suis incapable de respecter ses souffrances passées, et qu'enfin je lui dois une reconnaissance infinie pour n'avoir justement pas eu à supporter les mêmes souffrances. Comme j'aimerais l'écouter s'il parlait sans cesse de sa jeunesse et

des parents, mais écouter tout cela dit sur le ton de la vantardise et de la querelle, c'est pénible. Il ne cesse de frapper dans ses mains : « Qui sait encore cela de nos jours ! Qu'est-ce que savent les enfants ! Personne n'a souffert cela ! Est-ce qu'un enfant comprend cela de nos jours ? » Aujourd'hui la tante Julie nous rendait visite et il y a eu ce genre d'échanges. Elle a le visage énorme de tous les parents du côté paternel. Une petite nuance gênante fait que ses yeux sont mal placés ou colorés. Elle a été placée comme cuisinière à l'âge de 10 ans. Quand il faisait grand froid, on l'envoyait faire des courses vêtue d'une petite jupe mouillée, la peau de ses jambes se fendait, la jupe gelait et ne séchait que le soir au lit.

27.XII II Un homme malheureux qui n'aura pas d'enfant est terriblement enfermé dans son malheur. Nulle part un espoir de renouvellement, d'aide qu'apporteraient des étoiles plus favorables. Affecté par le malheur, il doit aller son chemin, s'estimer heureux quand son cycle est terminé et ne pas insister pour voir si, sur un chemin plus long et dans d'autres conditions physiques et temporelles, ce malheur dont il a souffert pourrait se

perdre ou bien même produire quelque chose de bénéfique

Ce sentiment du faux que je ressens en écrivant pourrait être représenté par l'image d'un homme qui, face à deux trous dans le sol, attend une apparition qui ne doit sortir que du trou de droite. Mais tandis que celui-ci reste recouvert par un couvercle peu visible, une apparition après l'autre monte par le trou de gauche, cherchant à attirer l'attention, ce qu'elles parviennent à faire sans peine en raison de leur dimension croissante qui finit même, malgré les efforts fournis pour les repousser, par boucher la bonne ouverture. Or, si l'on ne veut pas quitter cette place - et on ne le veut à aucun prix -, on est dépendant de ces apparitions dont on ne peut se satisfaire en raison de leur caractère éphémère - leur force s'épuise dans le simple fait d'apparaître -, mais que l'on pousse vers le haut et dans tous les sens quand, affaiblies, elles s'immobilisent, dans le seul but d'en faire surgir d'autres, car la vision prolongée d'une seule est insupportable et l'espoir demeure qu'après l'épuisement des fausses apparitions les vraies surgiront enfin.

Schéma pour une Caractéristique des petites littératures :
Quoiqu'il en soit, effet au bon sens du terme d'un côté
comme de l'autre.

Ici il y a même de meilleurs effets dans le détail.

1 Vitalité

a Polémique b Ecoles c Revues

2 Décharge

a Absence de principes b Petits thèmes
c Formation facile de symboles d Disparition des incapables

3 Popularité

a Rapport avec la politique b Histoire littéraire c Foi
en la littérature, elle se charge elle-même de sa législation
Il est difficile de changer d'avis quand on a senti cette vie
utile et joyeuse dans tous ses membres.

Comme l'image plus haut est peu puissante. Une hypothèse incohérente est introduite comme une planche entre un sentiment réel et une description métaphorique.

28.XII II Le mal que me fait l'usine. Pourquoi me suis-je laissé faire quand on m'a imposé d'aller travailler là-bas tous les après-midis. Personne ne me contraint par la force, mais le père use de reproches, Karl de son silence et de mon sentiment de culpabilité. Je ne sais rien de l'usine et ce matin pendant l'inspection de la commission j'étais là inutile à côté d'eux, comme si quelqu'un m'avait battu. Je nie qu'il me soit possible de saisir tous les détails du fonctionnement de l'usine. Et si j'y parvenais quand même après avoir posé un nombre infini de questions et importuné continuellement les personnes concernées, qu'aurait-on gagné ? Je ne sais même pas ce que je pourrais faire réellement de ces connaissances, je suis seulement capable de travaux sur commande auxquels l'esprit rigoureux de mon chef donne tout son sel et l'apparence d'une prestation de vraiment bonne qualité. Mais d'un autre côté tous ces efforts que j'aurais faits en vain pour l'usine me priveraient de la possibilité d'employer pour moi ces quelques heures de l'après-midi, ce qui mènerait obligatoirement à la destruction totale de mon existence, laquelle, même sans cela, ne cesse de se restreindre.

Cet après-midi, lors d'une promenade, j'ai vu pendant quelques pas toute une série de membres imaginaires de la commission qui m'avait fait tellement peur le matin même venir vers moi ou croiser mon chemin.

28.XII II

Ces passages pleins de vie chez Goethe. P. 265 : « C'est pourquoi j'entraînais mon ami dans les forêts »

La croissance des forces provoquée par des souvenirs puissants et riches. Un sillage autonome est détourné vers notre navire et avec l'effet accru la conscience de nos forces et nos forces elles-mêmes grandissent.

Goethe : 307 « Au cours de ces heures, je n'entendais donc aucune autre conversation que sur la médecine ou l'histoire naturelle et mon imagination fut transportée sur un tout autre terrain. »

Les difficultés pour achever un essai même court ne tiennent pas au fait que notre sentiment, pour finir le morceau, exige une flamme que le contenu réel n'a pu jusque-

là engendrer par lui-même, elles naissent plutôt de ce que même l'essai le plus court exige de l'auteur une autosatisfaction et une perte en soi-même d'où il est difficile de sortir pour aller respirer l'air du jour ordinaire sans une forte volonté et une incitation extérieure, si bien qu'une fois l'essai achevé et alors qu'on peut s'écarter en silence, on préfère se sauver, poussé par son anxiété, la fin devant être ensuite achevée de l'extérieur, avec des mains qui ne doivent pas seulement travailler, mais aussi bien s'accrocher.

30 XII II Mon besoin d'imiter n'a rien d'un jeu d'acteur, l'uniformité en est absente. Je suis tout à fait incapable d'imiter dans toute son ampleur le vulgaire, ce qui est propre à un caractère de façon frappante, les tentatives que j'ai pu faire dans ce sens ont toujours échoué, elles sont opposées à ma nature. Il y a en revanche une tendance affirmée chez moi à imiter des détails du vulgaire, quelque chose me pousse à imiter certains hommes quand ils manipulent leur canne en se promenant, la position de leurs mains, le mouvement, et je le fais sans effort. Mais c'est justement cette facilité, cette soif d'imitation qui

m'éloigne de l'acteur, parce que cette facilité a pour contrepartie que personne ne remarque que j'imité. Seule ma propre approbation, accordée avec satisfaction, ou bien plus souvent à contrecœur, me montre ma réussite. Mais ce qui va encore bien plus loin que cette imitation extérieure, c'est l'imitation intérieure, laquelle est souvent si convaincante et forte qu'il n'y a plus aucune place en moi où observer et constater cette imitation, si bien que c'est seulement dans ma mémoire que je la trouve. Mais alors l'imitation est si parfaite en me remplaçant moi-même d'un seul coup que sa vue serait insupportable sur une scène, si tant est qu'on puisse la rendre visible. On ne peut pas exiger du spectateur qu'il supporte plus qu'un jeu extrême. Si un acteur a pour consigne de jeu de donner des coups à un autre acteur, et si, dans l'énervement, dans l'élan trop fort de ses sens, il se met à le frapper réellement et le fait crier de douleur, alors il faut que le spectateur devienne humain et intervienne. Mais ce qui arrive rarement de cette façon arrive d'innombrables fois dans des genres inférieurs. Le propre du mauvais acteur, ce n'est pas qu'il imite de façon médiocre, mais plutôt qu'en raison de défauts dans sa formation, son expérience et son

talent il imite de mauvais modèles. Mais ce qui reste son défaut essentiel, c'est de ne pas respecter la limite du jeu et d'imiter trop fortement. Son idée peu claire des exigences de la scène le pousse à cela, et même quand le spectateur croit que tel ou tel acteur est mauvais parce qu'il reste planté là sans rien faire, qu'il joue avec le bout des doigts au bord de sa poche, plie les mains sur ses hanches de manière inconvenante, tend l'oreille au souffleur, conserve à tout prix un air grave et inquiet alors que les temps sont en train de changer, il s'avère que cet acteur tombé du ciel en flocons de neige sur la scène est mauvais lui aussi uniquement parce qu'il imite trop fortement, même s'il ne fait

30 XII II

qu'y songer. C'est justement parce que ses capacités sont si limitées qu'il craint plus que tout de ne pas en faire assez. Son talent ne serait-il pas, pour ainsi dire, indivisiblement petit, il ne veut pas laisser apparaître que, dans certaines circonstances, sa volonté entrant en scène avec lui, il peut disposer de moins d'art qu'il en existe dans sa totalité. La ... libre, guidée par les seuls besoins ressentis de la repré-

sensation, avançant sans égards pour ceux qui surveillent au parterre,

Ce matin, je me sentais en forme pour écrire, à présent l'idée que je vais lire des textes à Max cet après-midi m'en empêche complètement. Cela montre aussi à quel point je suis incapable d'amitié, à supposer qu'une amitié de cette nature soit seulement possible. Car une amitié n'étant pas concevable sans les interruptions de la vie quotidienne, quantité de ses expressions sont sans cesse balayées, même si son noyau reste intact. Il s'en forme bien sûr de nouvelles à partir de ce noyau intact, mais comme chaque formation de ce genre demande du temps et que toutes celles qu'on attend ne réussissent pas non plus, il est impossible, sans même considérer les changements d'humeur personnelle, de reprendre le fil là où on l'avait laissé la fois d'avant. Quand les amitiés sont fondées en profondeur, cela génère avant chaque nouvelle rencontre une inquiétude qui n'est pas forcément assez importante pour être ressentie en tant que telle, mais qui peut tout de même troubler la conversation et le comportement au point qu'on s'en étonne de façon consciente, surtout parce

qu'on n'en connaît pas la raison ou qu'on ne peut y croire. Comment puis-je donc lire des textes à Max ou même penser que je vais les lui lire en écrivant ce qui suit.

Ce qui me gêne par ailleurs, c'est que j'ai feuilleté mon journal ce matin pour y chercher ce que je pourrais lire à M. Or en faisant cette recherche je n'ai pas trouvé que ce que j'ai écrit jusqu'à maintenant ait une très grande valeur, sans que cela mérite d'être tout à fait écarté. Mon jugement est quelque part entre les deux opinions et plus proche de la première, mais pas au point qu'en jugeant de la valeur de ce que j'ai écrit, je doive me considérer comme épuisé, malgré ma faiblesse. Malgré tout, le fait de voir la quantité que j'ai écrite m'a détourné de la source de ma propre écriture, et de façon presque irréparable pour les prochaines heures, parce que mon attention s'est perdue dans le même cours d'eau, vers l'aval en quelque sorte.

Alors que je crois parfois que pendant toutes mes années de lycée et même avant j'étais capable de penser avec acuité et que, si je ne peux plus juger équitablement au-

jour d'hui, c'est uniquement à la suite d'un affaiblissement de ma mémoire, je me rends compte à un autre moment que ma mauvaise mémoire veut seulement me flatter et qu'au moins pour des choses en elles-mêmes insignifiantes mais lourdes de conséquences j'ai fait preuve d'une très grande paresse intellectuelle. Ainsi j'ai le souvenir d'avoir, pendant mes années de lycée, souvent discuté avec Bergmann de Dieu et de la possibilité de son existence sur un mode talmudique qui se trouvait déjà en moi ou bien que j'avais copié sur lui - même si ce ne fut pas de manière très approfondie, à l'époque je devais me fatiguer assez vite. A l'époque, je recourais volontiers au thème que j'avais trouvé dans une revue chrétienne - je crois que c'était « le monde chrétien » - où une montre et le monde étaient mis en parallèle avec un horloger et Dieu, l'existence de l'horloger étant censé prouver celle de Dieu. A mon avis, je pouvais très bien le réfuter vis-à-vis de Bergmann, même si cette réfutation n'était pas solidement ancrée en moi, contraint que j'étais de m'en servir en l'assemblant comme un jeu de patience. Une réfutation de cette nature se produisit un jour tandis que nous faisons le tour de l'Hôtel de ville. Si je m'en souviens exactement,

c'est parce qu'il y a de cela quelques années nous avons évoqué ensemble ce souvenir. – Mais alors que je croyais me distinguer lors de ces discussions – rien d'autre à part le désir de me distinguer et la joie de l'effet produit ne m'y conduisait – c'est uniquement à la suite d'une réflexion insuffisamment poussée que je supportais de circuler toujours habillé de mauvais vêtements que mes parents faisaient confectionner par quelques clients à tour de rôle, et pendant une plus longue période par un tailleur à Nusle. Je remarquais naturellement, ce qui était très facile, que j'étais particulièrement mal habillé, et quand d'autres étaient bien habillés j'étais capable de m'en apercevoir, mais pendant des années ma pensée ne parvenait pas à trouver la cause de ma pitoyable apparence. Comme à l'époque j'avais déjà tendance à me mépriser, plus sur le plan des idées que de la réalité, j'étais convaincu que c'était seulement sur moi que ces vêtements prenaient cette apparence rigide comme une planche avant de pendre tout plissés. Je ne voulais surtout pas de nouveaux vêtements car si je devais être laid, je voulais au moins me sentir à l'aise et éviter par ailleurs de présenter au monde qui s'était habitué à mes vieux vêtements la laideur des

nouveaux. Ces refus que je répétais pendant longtemps en réponse à ma mère qui, souvent, exprimait la volonté de me faire confectionner de nouveaux vêtements de ce type parce qu'avec ses yeux d'adulte elle était tout de même capable de percevoir des différences entre ces nouveaux vêtements et les anciens, ces refus eurent un effet sur moi-même dans la mesure où, confirmé par mes parents, je fus obligé de m'imaginer que mon apparence n'avait aucune importance pour moi.

2 I 1912 En conséquence de quoi, je cédaï aussi à mes mauvais vêtements quant à ma façon de me tenir, marchais le dos voûté, les épaules de travers, les bras et les mains empruntés ; évitais les miroirs parce qu'ils me renvoyaient une laideur à mes yeux inévitable et qui en outre ne pouvait être reflétée fidèlement, car si j'avais réellement ressemblé à cela, alors les réactions auraient dû être plus importantes, endurais lors des promenades dominicales les tapes légères de ma mère sur le dos ainsi que des exhortations et des prophéties par trop abstraites, sans que je puisse établir un lien avec mes soucis d'alors. Surtout, j'étais tout à fait dépourvu de la faculté de m'occuper ne serait-ce qu'un peu de mon avenir réel. Par ma pensée

j'en restais aux choses actuelles et à leur situation actuelle non par profondeur d'esprit ou à cause d'un intérêt trop fort, mais plutôt, pour autant que cela ne provoquât pas un affaiblissement de la pensée, par tristesse et par crainte, par tristesse car le présent était pour moi si triste que je croyais ne pas avoir le droit de le quitter avant qu'il ne se défasse en bonheur, par crainte car, de la même manière que je redoutais de faire le plus petit pas dans le présent, je me trouvais indigne, étant donné mon attitude puérule et méprisante, de juger avec sérieux et responsabilité le grand avenir viril qui, le plus souvent, me semblait tellement impossible que chaque petite avancée était à mes yeux inauthentique et ce qui était le plus proche inaccessible. Je reconnaissais plus facilement un miracle qu'un progrès réel, mais j'étais trop froid pour ne pas laisser le miracle dans sa sphère et le progrès réel dans la sienne. D'où le fait que, longtemps avant de m'endormir, je pouvais m'imaginer que je serais un jour un homme riche qui se rendrait dans la ville juive avec une calèche attelée de quatre chevaux pour y délivrer d'une seule déclaration énergique une jolie jeune fille injustement battue et que je l'emmènerais dans ma calèche ; cependant, cette croyance

qui était de l'ordre du jeu et qui était vraisemblablement alimentée par une sexualité déjà malade n'atteignait en rien ma conviction que je ne réussirais pas mes examens de fin d'année, et que si je devais les réussir je ne serais pas admis dans la classe supérieure, et que si cela encore était évité par tricherie j'échouerais finalement au baccalauréat, et que de toute façon, peu importe à quel moment, j'allais très certainement surprendre mes parents endormis par mon ascension graduelle et extérieure ainsi que le reste du monde par la révélation soudaine d'une incapacité inouïe. Mais vu que dans ma fonction de poteau indicateur du futur je ne pouvais voir que mon incapacité - et trop rarement la faiblesse de mon travail littéraire - une considération excessive du futur ne m'était d'aucune utilité ; c'était juste perpétuer la tristesse du présent. Si j'avais voulu, j'aurais certes pu marcher en me tenant bien droit, mais cela m'épuisait et en plus je ne voyais pas en quoi le fait de me tenir le dos voûté pouvait me faire du mal dans le futur. Si j'avais un avenir, alors c'était mon sentiment tout allait s'arranger naturellement. Je n'avais pas choisi un tel principe parce qu'il permettait d'avoir confiance dans un avenir à l'existence duquel je ne

croyais pas, c'est plutôt que celui-ci avait pour seule utilité de me simplifier l'existence. Aller comme j'étais, m'habiller me laver, lire, surtout m'enfermer à la maison, de la façon qui me coûtait le moins d'efforts et exigeait de moi le moins de courage possible. Si je sortais de ces limites, cela me conduisait à des issues ridicules. Un jour, il parut impossible de continuer à se passer d'un costume de soirée noir, d'autant plus que je fus sommé de décider si je souhaitais participer à un cours de danse. On fit venir le tailleur de Nusle et on lui demanda conseil à propos de la coupe du costume. J'étais indécis, comme toujours dans de pareilles situations où je devais craindre qu'une information me menât non seulement à une prochaine expérience désagréable, mais au-delà à quelque chose de pire encore. J'ai donc commencé par refuser un costume noir, mais après qu'on m'eut fait honte en disant devant cet homme étranger à notre famille que je n'avais pas de tenue de soirée, je consentis à ce qu'un frac fût envisagé ; mais comme un frac était à mes yeux un terrible bouleversement dont on pouvait en réalité seulement parler sans que fût jamais prise une décision, nous nous accordâmes sur un smoking qui, à cause de sa ressemblance avec un

banal veston, me paraissait au moins supportable. Mais quand j'entendis que le veston était obligatoirement fait sur mesure et qu'en plus je devrais porter une chemise amidonnée, je me vis déterminé au-delà de mes forces face à l'espèce de chose à laquelle je devais résister. Je ne voulais pas d'un smoking de ce genre, je voulais un smoking doublé et paré de soie s'il le fallait, mais surtout fermé haut. Le tailleur ne connaissait pas de smoking de cette sorte, mais il me fit la remarque que, quelque soit l'habit que je me représentais, cela ne pouvait pas un être un habit de danse. Bon d'accord, alors ce n'était pas un habit de danse, je n'avais aucune envie de danser, la décision était loin d'être prise, en revanche je voulais me faire confectionner le costume que j'avais décrit. Le tailleur était d'autant plus entêté que jusqu'alors je l'avais toujours laissé prendre ses mesures et procéder aux essayages avec une hâte gênée et sans faire de remarques ni exprimer de souhaits. Aussi parce que la mère insistait, je n'eus donc pas d'autre solution, aussi pénible fût-elle, que de traverser avec lui l'Altstädter Ring pour aller jusqu'à une boutique de vieux vêtements où j'avais vu à l'étalage, il y avait de cela longtemps, un smoking anodin de ce genre et à pro-

pos duquel je m'étais dit qu'il pourrait me convenir. Malheureusement, on l'avait déjà retiré de l'étalage, même en regardant avec attention à l'intérieur de la boutique il était impossible de le retrouver, je n'osai pas entrer dans la boutique uniquement pour voir le smoking si bien que nous rentrâmes sans avoir réglé notre désaccord. Mais pour moi c'était comme si le futur smoking était déjà maudit par l'inutilité de cette démarche, en tout cas je me servais de l'irritation provoquée par ces discussions contradictoires comme prétexte pour renvoyer le tailleur avec quelque petite commande et une vague promesse concernant le smoking, et, fatigué, je restais là à subir les reproches de ma mère, séparé pour toujours - tout ce qui m'arrivait, c'était pour toujours - des jeunes filles, des apparitions élégantes et des conversations lors des soirées de danse. La joie que j'en ressentais simultanément me faisait mal au cœur, et en outre j'avais peur de m'être ridiculisé devant le tailleur, comme aucun de ses clients ne l'avaient fait jusqu'alors.

3. I 12 Beaucoup lu dans la Neue Rundschau. Début du roman « Der nackte Mann », peu clair dans l'ensemble,

infaillible dans les détails. « Gabriel Schillings Flucht » de Hauptmann. Formation de l'homme. Instructif autant dans le mauvais que dans le bon.

Saint-Sylvestre. J'avais prévu de lire des pages de mon journal à Max cet après-midi je m'en réjouissais d'avance et je n'y suis pas parvenu. Nous ne sentions pas de la même façon lui et moi, et je devinais chez lui, au cours de cet après-midi, une mesquinerie calculatrice et une hâte, il n'était presque pas mon ami, mais il me dominait encore suffisamment pour que je me voie à travers ses yeux en train de feuilleter constamment les cahiers sans rien trouver et pour que je trouve atroce cette façon de feuilleter dans un sens et dans l'autre en retombant toujours sur les mêmes pages. S'extraire de cette tension mutuelle pour travailler ensemble était naturellement impossible et l'unique page de R.u.S que nous sommes parvenus à écrire au milieu de résistances mutuelles n'est rien d'autre que la preuve de l'énergie de Max, une mauvaise page du reste. Saint-Sylvestre chez Čada. Pas si terrible, car Weltsch, Kisch et encore un autre y ont apporté du sang frais, si bien que je me suis de nouveau senti proche de

Max, même si c'était dans les seules limites de cette société. Ensuite, je lui ai serré la main dans la cohue du Graben alors que je ne le voyais déjà plus, et, mes trois cahiers pressés contre moi, fièrement comme il me semble me souvenir, je suis rentré directement chez moi.

Les flammes qui, tout autour d'un creuset placé dans la rue en face d'un nouveau bâtiment, s'élevaient en prenant la forme de fougères.

Il est très facile de distinguer chez moi une concentration sur l'écriture. Quand il fut clair dans mon organisme que l'écriture était pour mon être la voie plus profitable, tout se rassembla en un seul point et laissa inoccupées toutes les autres facultés qui étaient dirigées en priorité vers les joies du sexe, de la nourriture, de la boisson, de la réflexion philosophique. Je maigrissais de tous ces côtés. C'était nécessaire parce que mes forces étaient si limitées dans leur totalité que c'était seulement toutes ensemble qu'elles pouvaient servir à peu près au but de l'écriture. Naturellement, je n'ai pas trouvé ce but tout seul et délibérément, il s'est trouvé lui-même, et aujourd'hui, la seule

chose qui puisse l'empêcher de se réaliser, mais radicalement, c'est le bureau. En tout cas, je n'ai pas le droit de me lamenter si je ne supporte aucune femme à mes côtés, si je comprends presque autant de choses à l'amour qu'à la musique, devant me contenter de saisir au vol ses effets les plus superficiels, si j'ai dîné à la Saint-Sylvestre de quelques salsifis avec des épinards et bu avec cela un $\frac{1}{4}$ de Ceres, et si j'étais incapable de participer dimanche à une lecture par Max de ses travaux philosophiques ; ce qui compense tout cela apparaît clairement. Puisque mon développement est achevé à présent et qu'il n'y a plus rien à sacrifier autant que je puisse m'en rendre compte, je n'ai donc plus qu'à évacuer de cet ensemble le travail de bureau pour commencer ma vraie vie, dans laquelle mon visage pourra enfin vieillir naturellement au même rythme que mes travaux.

Le tournant qui se produit dans une conversation lorsqu'après avoir discuté en détail des préoccupations de l'existence la plus intérieure on en vient à parler, sans vraie rupture mais sans lien non plus avec ce qui a précédé, du jour et du lieu où l'on se verra la prochaine fois et des

circonstances dont il faudra tenir compte à cette occasion. Pour peu que la conversation s'achève sur une poignée de mains, on se sépare alors en croyant momentanément que notre vie possède une structure ferme et pure et en ressentant du respect pour celle-ci.

Dans une autobiographie, il est inévitable que, là où conformément à la vérité il devrait y avoir « une fois », on mette très fréquemment « assez souvent » à la place. Car on demeure toujours conscient que la mémoire tire une matière de l'obscurité que l'expression « une fois » fait éclater, tandis qu'« assez souvent », sans l'épargner non plus tout à fait, la préserve au moins dans la perception de celui qui écrit et le porte ainsi par-delà des parties de sa vie qui n'ont peut-être jamais existé, mais qui lui offrent un ersatz pour celles que, dans sa mémoire, il ne touche même plus par une intuition.

NOTES

Page 9 : « Rien écrit pendant trois jours »

Hermann Kafka et sa femme avaient un magasin de nouveautés situé au numéro 12 de la Zeltnergasse (aujourd'hui Celetná), où l'on vendait des parapluies, des tissus, des boutons, des sacs, des sous-vêtements, des pantoufles, parmi d'autres « accessoires ». Après plusieurs déménagements, le magasin rouvrit en 1912 à une adresse prestigieuse, dans le Palais Kinsky, situé au cœur du vieux Prague.

Miška est un employé du magasin. Le père de Kafka était régulièrement en conflit avec son personnel. Dans le premier carnet du Journal, Kafka raconte qu'il est allé rendre visite au comptable après que tous les employés du magasin ont démissionné ensemble.

Kafka a fait la connaissance d'Oskar Baum en 1904. Borgne de naissance, il perd son second œil au cours d'une bagarre entre écoliers tchèques et « allemands ». Il suit sa scolarité dans une institution juive pour aveugles. Romancier, critique musical, pianiste et organiste à la synagogue, il va devenir un ami très proche de Kafka. En 1939, il organise un réseau pour sauver les Juifs tchèques et les réfugiés antinazis. Il meurt en 1941 à l'hôpital de Prague.

Die Hässlichen, roman de l'auteur pragois Norbert Eisler paru en janvier 1912 dans la revue *Deutsche Arbeit*.

Page 9 : « Avec Max R et S matin et après-midi jusqu'à 5 heures »

Texte qu'on ne trouvera pas entièrement traduit dans le Journal de Kafka version Marthe Robert, car celle-ci se base sur la première édition de Max Brod en 1951. Dans le premier carnet déjà, j'avais remarqué que l'ami de Kafka avait expurgé certains passages où il était question des bordels de Prague. Ici, le caviardage est massif. D'abord avec cette phrase, dont il gomme la fin : « il considère le corps de la femme enceinte comme le plus beau, c'est celui qu'il trouve le plus agréable à baiser ». « Agréable » est suivi de trois points de suspension. Mais surtout, Brod, évacue toute la deuxième partie du texte à partir de la phrase « La vie conjugale de Kubin est mauvaise », deuxième partie plus sulfureuse annoncée par Kafka dès le début : les deux passions de Pachinger, c'est collectionner et « coïter ». A chaque fois d'ailleurs, je suis resté le plus fidèle possible au vocabulaire de Kafka. « Koitieren » est rare en allemand, j'ai découvert que le même verbe existait en français. On lit aussi « vögeln », très répandu par contre, et il s'agit bien de « baiser » en français.

Texte évacué par Brod, parce qu'il est profondément dérangeant. On sait que la plupart des personnes vivantes dans le Journal de Kafka ont vu leur nom remplacé par une simple initiale, par égard pour la plupart d'entre elles encore vivantes à la parution de l'œuvre. Ici, le personnage ne s'appelle pas Pachinger ni P., mais N. C'est donc qu'il y a chez Brod une volonté encore plus forte de voiler une réalité. Est-ce par égard pour Pachinger (mort en 1938 pourtant) ou pour ses proches qu'il a changé l'initiale de son nom, et surtout qu'il a gommé toute la partie « sensible » du texte ? Ou bien s'agit-il plutôt de tenir l'écrivain,

dont l'œuvre est devenue déjà célèbre en 1951, à l'écart de toute cette réalité pornographique, qui n'engage pas que Pachinger, mais aussi toute une époque, tout un milieu ?

Ici je traduis le texte dans son intégralité, pour la première fois en français¹, à partir de l'édition critique allemande Fischer parue en 1990. Chacun se rendra compte de la nature violente et révoltante de celui-ci. Collectionner et « coïter » sont les deux passions de Pachinger, et elles sont du même ordre. Les femmes sont objets de collection, ramenées à une réalité toute charnelle que donnent à voir des photographies. Perversion du collectionneur : il lui faut posséder en plus des êtres des images qu'il pourra exposer. Les femmes possédées sont des figures sans âme, « des animaux ». On ne peut qu'être troublé par tout le mouvement final du texte, espèce de basculement pénible dans la vérité crue de la domination masculine : ces foules de femmes qui se précipiteraient dans les bras de leurs amants ou violeurs, scènes fantasmées qui ne peuvent que nous rappeler les événements de Cologne lors de la Saint Sylvestre 2015, car les unes et les autres nous parlent de la même chose au fond : l'homme légitimant sa domination sexuelle par une prétendue soumission de la femme, représentée ici comme un phénomène collectif et animal.

On conçoit la fascination qu'a pu éprouver Kafka pour ce personnage de Pachinger, au point de noter tout ce qu'il a pu lui dire dans son Journal. L'érotisme comme domination et violence n'est pas absent de son œuvre, comme on s'en rend compte dans *Le Procès*, avec la scène du fouetteur. Le Journal est riche en personnages féminins réduits

¹ Première publication en ligne de ce texte le 22 janvier 2016
<http://oeuvresouvertes.net/spip.php?article3314>

à une pure réalité charnelle, souvent peu séduisante. Mais il semble que Kafka ne soit jamais allé aussi loin dans le dévoilement de la langue propre au dominateur sexuel.

Page 15 : « Du Talmud »

Nouvelles notes prises par Kafka suite à une conversation avec l'acteur Jischak Löwy.

L'amhorez est un terme talmudique pour le profane ou l'analphabète, en opposition au savant.

Le hassidisme est apparu au dix-huitième siècle en Europe de l'Est. Les hassidim prônent la communion joyeuse avec Dieu, par la danse et le chant.

La Kabbale, de l'hébreu *Qabbala*, signifiant "réception" ou "tradition". Mystique juive à laquelle se sont d'ailleurs intéressés beaucoup d'auteurs allemands à partir du romantisme. Karl Erich Grözinger est l'auteur d'un livre sur Kafka et la Kabbale où il interprète la thématique du procès à partir de la mystique juive.

Page 16 : « L'amour pour une actrice » « Un théâtre » »

Juste ces deux titres entre des textes plus longs. « L'amour pour une actrice » : Madame Tschissik, dont Kafka était tombé amoureux ? Et « Un théâtre » pour les quelques ébauches de dialogue qu'on trouve dans le troisième carnet ?

**Page 18 : « Je viens de lire un morceau de Karl Stauffers
Lebensgang. Eine Chronik der Leidenschaft »**

Kafka lit le nouveau livre de Wilhelm Schäfer, *Vie de Karl Stauffer. Une chronique de la passion* (Munich, 1911). On possède un calepin dans lequel il a pris des notes au cours de sa lecture et dont il s'est servi pour l'écriture de plusieurs passages du Journal. Technique littéraire d'ailleurs propre à Kafka qui n'écrit pas au jour le jour les textes que l'on peut lire ici, mais se sert d'un bloc-notes où il écrit quelques mots qui lui servent de bases pour l'écriture du Journal dans ses cahiers quelques jours plus tard.

Wilhelm Schäfer : auteur admiré par Kafka, qui le cite ailleurs dans le Journal. Auteur de nombreux recueils d'anecdotes, à la façon de Kleist. Ami de Hermann Hesse. Kafka, mort en 1924, n'a pas connu la suite de sa carrière littéraire. Il publie un livre intitulé *Les Treize livres de l'âme allemande* qui devient une des références littéraires de la propagande nazie. Sans être membre du parti nazi, il se compromet avec le régime de Hitler, lequel admirait beaucoup son œuvre. Après la guerre il publie quelques récits et meurt en 1952. Sur Internet, je trouve un article du Südkurier² où il est rapporté qu'une rue de Bodman – une petite ville au bord du lac de Constance où il a longtemps vécu – porte désormais son nom, sans aucune mention de son engagement en faveur du nazisme.

² <https://www.suedkurier.de/archiv/region/kreis-konstanz/stockach/art1360100,845233>

Page 19 : « Pour l'entourage, le malheur du célibataire »

Autre texte sur le « malheur du célibataire » dans le troisième carnet.

Page 20 : « Comme je lisais dernièrement à mes sœurs l'autobiographie de Mörike »

Eduard Mörike, écrivain romantique allemand (1804-1875)

Page 21 : « 8 déc. Vendredi, pas écrit depuis longtemps »

Pas de point à la fin de la dernière phrase.

C'est pendant leur voyage d'août 1911 en France et en Italie que Kafka eut l'idée de proposer à Max Brod d'écrire ensemble le récit de ce voyage. Celui-ci devait s'intituler *Richard et Samuel. Un petit voyage à travers des régions d'Europe centrale*. Dans le Journal il est plusieurs fois question de « R et S », et notamment de séances de travail avec Brod. Kafka pensait sans doute aux récits de voyage écrits en commun par Flaubert et Maxime Du Camp. Mais les deux amis se rendirent assez vite compte de tout ce qui les séparait dans leur rapport à l'écriture et leur propre pratique. « Max et moi devons être foncièrement différents, écrit Kafka dans le troisième carnet. Autant j'admire ses écrits quand ils sont devant moi comme un tout inaccessible à mon intervention et à celle de quiconque, et même, aujourd'hui, une série de petits compte-rendus, autant chaque phrase qu'il écrit pour Richard et Samuel exige de ma part une concession faite à contre-cœur et que je ressens douloureusement jusqu'au fond de moi-même ». Cet exercice d'écriture à deux rendit Brod

lui-même de plus en plus nerveux, et il finit par comprendre qu'une écriture commune avec Kafka était impossible. Le premier chapitre fut tout de même achevé et publié dans la revue *Herderblätter* en mai 1912, mais cela n'alla pas plus loin.

« Je crois que quelque chose s'accomplit en moi qui est très proche de la transformation de l'affect en caractère évoquée par Schiller » : voir à ce propos le troisième carnet du Journal où il est question d'une citation de Schiller à ce sujet.

Page 21 : « Promenade avec Löwy au château du gouverneur »

Hetzinsel (actuelle Ostrov Stvanice): la plus grande île de Prague sur la Moldau. Lieu de promenade apprécié, avec des parcs et des estaminets.

Kafka à nouveau avec Löwy à qui il fait découvrir Prague dont il connaissait l'histoire de chaque monument, comme Gustav Janouch le raconte dans ses conversations avec l'écrivain. Löwy lui parle du théâtre yiddish tel qu'il a pu le vivre lui-même en Pologne. En assistant aux représentations de sa troupe, Kafka avait pu se rendre compte des faibles moyens dont elle disposait, comparés à ceux des théâtres d'Europe de l'ouest : décors en effet misérables (une chaise de cuisine pouvait faire office de trône), acteurs parfois remplacés par des figurants qui ne connaissaient pas leur texte, costumes jamais au niveau des scènes historiques représentés. Toutefois, par un phénomène d'identification, les acteurs arrivaient à rendre d'anciennes scènes de l'histoire du peuple juif, et le public était saisi par ce théâtre, chantant avec les acteurs. On trouve

d'ailleurs dans le Journal plusieurs scènes où Kafka est lui-même ému par cette culture théâtrale, malgré sa pauvreté et son « déclin ». Et c'est justement au contact de ces acteurs juifs itinérants qu'il développe un lien personnel avec une tradition judaïque enfouie.

Page 22 : « Belle promenade solitaire par le Hradschin et le Belvédère »

R et S : *Richard et Samuel*, titre du récit auquel il travaille avec Max Brod.

Nouvelle scène de déambulation à travers Prague. Gustav Janouch raconte comment Kafka aimait se promener dans la ville, seul ou accompagné. En tchèque, *hrad* signifie "château". Le Hradčany, ou Hradschin en allemand, est le quartier du Château de Prague. La rue Neruda (actuelle Nerudova) est située dans ce quartier.

Page 23 : « Mlle Haas »

Helli Hass, une amie de l'une des sœurs de Kafka, Elli. Elle est déjà présente dans un passage du premier carnet à forte charge érotique. A noter qu'on ne connaissait pas son nom dans la première traduction, juste les initiales H.H. Mention de la famille Blei également dans le premier carnet.

Observations d'ordre physiologique récurrentes dans le Journal : nez, bouche, oreille, front, ici le dos.

Page 24 : « Rencontre du couple Tschissik sur le Graben »

Nouveau rêve dont la ville est le décor mouvant, avec la présence de madame Tschissik qui apparaissait jusqu'à présent dans des scènes vécues, soit au théâtre, soit lors de leurs adieux à la gare. Ici le théâtre est purement intérieur, et laisse libre cours à la rêverie érotique jusqu'alors contenue, en présence du mari.

Le Graben, en tchèque *Na příkopě*, boulevard qui relie la place Venceslas à la place de la République. Le Café central se trouve au numéro 15 et venait de rouvrir, comme on le voit dans cette annonce du Prager Tagblatt parue le 18 novembre 1911. Dans la même page, on apprend aussi que la troupe de théâtre yiddish dont madame Tschissik faisait partie se produisait le jour même au Café Savoy.



Max Brod et Kafka étaient à Paris quelques mois plus tôt. Dans la rue des Petits Champs, on trouve les entrées du passage Choiseul et de la galerie Vivienne. On pense évidemment à l'auteur de *Paris, capitale du vingtième siècle* ou le *Livre des passages*, Walter Benjamin, grand lecteur de Kafka, qui hantera les mêmes lieux et leurs voûtes en verre quelques années plus tard.

Page 26 : « Avec L. sur le quai »

L. : il s'agit de l'acteur Löwy avec lequel Kafka se promène souvent.

Le quai : probablement le quai de l'empereur François, la plus ancienne promenade au bord de la Moldau à Prague.

Page 26 : « J'éprouve en ce moment et j'ai déjà éprouvé cet après-midi... »

Pas facile de rendre en français le couple de verbes employés par Kafka : *herausschreiben/hineinschreiben*, verbes qui fonctionnent ensemble, *heraus* exprimant une action du dedans vers le dehors, et *hinein* du dehors vers le dedans. Traduit littéralement cela donnerait écrire/inscrire, mais les particules verbales sont tellement naturelles et présentes partout en allemand que cela paraît un peu artificiel de les rendre ainsi en français, même si j'ai gardé *inscrire* ici parce que son emploi est courant. Il y a un emploi similaire de couples de verbes avec les particules *heraus* et *hinein* chez Novalis. Il écrit par exemple que le musicien "entend du dedans vers le dehors" (*er hört heraus*), cette action inversée (sans répondre à une sollicitation extérieure) étant propre à l'artiste.

Comme souvent dans le Journal, des notes mêlées où Kafka aborde plusieurs sujets à la suite, sans transition. Ici à nouveau Löwy après la question de l'écriture, et puis tout de suite après une lecture qui se poursuit dans la prochaine note.

Page 27 : « Si l'on se tient immobile au-dessus d'un livre de lettres ou de mémoires... »

Karl Stauffer-Bern, peintre, graveur et sculpteur suisse. Il est né le 2 septembre 1857 à Trubschachen et s'est suicidé à Florence le 24 janvier 1891. Kafka lisait le livre d'Otto Brahm, *Karl Stauffer-Bern / Sein Leben / Seine Briefe / Seine Gedichte* paru en 1892.

Page 28 : « 10 déc 1911 di. Je dois aller rendre visite à ma sœur et son petit garçon »

Naissance de Felix Hermann, fils d'Elli Kafka et de Karl Hermann qui s'étaient mariés un an plus tôt. Elli était la sœur la plus âgée de Franz. Felix mourra assassiné par les nazis dans un camp de concentration pendant la seconde guerre mondiale, comme sept autres membres de la famille Kafka. La seule survivante sera Vera, fille d'une autre sœur de Kafka, Ottilia.

Page 30 : « Biberpelz »

Der Biberpelz, pièce de Gerhard Hauptmann. Else Lehmann, actrice allemande (1866-1940) jouait le rôle de la mère Wolffen (orthographié Wulffen par Kafka). La deuxième et dernière représentation eut lieu le 12 décembre 1911 au Nouveau Théâtre allemand de Prague.

Page 31 : « « Der Schneider als Gemeinderat » chez les juifs »

Le Prager Tagblatt du 13 décembre 1911 annonçait la reprise des pièces jouées par la troupe de Lemberg, "avec

la participation du célèbre comique et de la chanteuse monsieur et madame Liebegold".

Page 32 : « Concert Brahms à la Société chorale »

Ce concert, sous la direction du chef d'orchestre Gerhard von Keussler, eut lieu au Rudolfinum le 13 décembre 1911.

Page 34 : « Ce midi mon père m'a fait des reproches parce que je ne m'occupe pas de l'usine »

On rappelle le contexte : Franz et son père se sont engagés financièrement dans une usine d'amiante dirigée par le beau-frère de Franz, Karl Hermann (mari de sa sœur Elli). L'usine est située dans le quartier de Žižkov et Hermann Kafka attend de son fils qu'il se rende régulièrement là-bas pour en contrôler la bonne gestion. Ce qu'il ne fait pas avec une grande régularité, préférant soutenir les acteurs juifs dont Löwy, à la grande fureur de son père qui voit cette amitié d'un fort mauvais œil. Franz cherche aussi à se garder du temps libre et un peu d'énergie pour l'écriture. Dans un carnet, il note ces quelques mots : « Ma haine du père ».

Le 16 décembre 1911, Max Brod a lu à l'Harmoniumsaal de Berlin ses propres poèmes ainsi que ceux d'un jeune poète pragois, Franz Werfel.

Mlle Taussig : Elsa Taussig (1883-1942), future femme de Max Brod.

Page 35 : « Promenade avec Löwy en bas au bord du fleuve »

Le pont Elisabeth : relie la rue Elisabeth au Belvédère, son nom officiel est « Kaiser Franz Josef-Kettenbücke ». Il est composé de pylônes en fonte et de chaînes en acier et a été bâti entre 1865 et 1868.

Kafka évoque des jeux de lumière électrique, on peut donc penser qu'il se promène de nuit avec son ami Löwy. Il utilise à deux reprises l'adjectif *dunkel* (sombre), et la deuxième fois joint à « un coin d'ombre », ce que Marthe Robert a supprimé dans sa première traduction du Journal. Si je ne supprime pas ce qui peut sembler d'abord maladroit, c'est que 1) je suis traducteur, pas correcteur, et 2) Kafka aime décrire ces paysages urbains produits par la lumière électrique, lui qui a vu son apparition dans l'éclairage public. Il y a plusieurs scènes du Journal où sont évoqués des jeux de lumière et de couleur dont la nouveauté a dû fasciner l'enfant et l'adolescent Kafka. Cela se ressent dans l'écriture d'*Amérique*, où Karl Rossman, dès le deuxième chapitre, se perd dans une maison immense et obscure, à la recherche d'un éclairage et d'une lumière propre à la modernité. On peut lire aussi, dans les précédents carnets, des pages où il est question de l'éclairage électrique dans les rues de Prague. Kafka était également fasciné par Thomas Edison, fondateur en 1879 de la *Edison Electric Light Company*.

On peut donc voir dans cette redondance ombre/sombre autre chose qu'une maladresse : à l'âge de l'électricité, il existe bel et bien des ombres plus ou moins claires, plus ou moins sombres, et les couleurs qu'elles produisent sont celles d'un monde nouveau, qui s'éloigne de la théorie des couleurs de Goethe qu'admirait tant Kafka. Ce qu'il expé-

rimente ici comme ailleurs, c'est une écriture nouvelle qui rendrait compte de ce réel moderne où nos représentations sont dorénavant commandées par les réseaux électriques.

Page 35 : « Comment, pendant la lecture à haute voix de Beethoven und das Liebespaar de W. Schäfer... »

Le texte de Wilhelm Schäfer "Beethoven und das Liebespaar" avait été publié dans deux livres de cet auteur parus en 1911 : *Der verlorene Sarg und andere Anekdoten* et *33 Anekdoten*.

Page 35 : « Cette peur d'écrire s'exprime toujours de la façon suivante... »

Il s'agit certainement d'une recension écrite par Kafka à propos des *Anekdotes* d'Heinrich von Kleist, auteur qu'il admirait beaucoup.

Page 36 : « Les vieux numéros au marché de Noël »

« Deux cacatoès sur une perche tirent des planètes » : les « planètes » sont des bouts de papier sur lesquels on peut lire des prédictions.

« To jest růže udělaná z kůže » : « C'est une rose faite de cuir ».

Page 36 : « Les rues des juifs à Paris rue Rosier embranchement de la rue de Rivoli »

« Rue Rosier » : rue des Rosiers à Paris, où Kafka a séjourné avec Max Brod en septembre 1911. Il a tenu un journal pendant ce séjour.

Page 39 : « Ce soir »

La première du drame *Hippodamie* de Jaroslav Vrchlicky (de son vrai nom Emil Frida, 1853-1912) eut lieu le 17 décembre 1911.

Le « Nationaltheater » : Théâtre national tchèque, au bord de la Vltava, en face de deux îles, Slovansky ostrov (l'île slave), Strelecky ostrov (l'île des archers). A Prague, il y avait également un « Théâtre allemand » où Kafka, le 19 novembre 1911, avait vu une pièce de Schnitzler (troisième carnet).

Page 40 : « Avant-hier Hippodamie »

Hippodamie, pièce de Jaroslav Vrchlicky. Elle fut jouée en vérité le 17 décembre 1911, et non le 16 comme le note Kafka par erreur.

Jaroslav Kvapil (1868-1950), dramaturge et metteur en scène au Théâtre national tchèque.

Max Reinhardt (1873-1943), directeur du Théâtre allemand de Berlin.

Curieusement, une phrase manque dans l'édition de Marthe Robert (présente dans l'édition de Max Brod), celle sur le gouverneur. Il s'agit de Franz von Thun und Hohenstein, gouverneur de Bohême (qui faisait partie de l'empire austro-hongrois) entre 1889 et 1896, puis de nouveau entre 1911 et 1915 (il meurt en 1916).

Page 40 : « Max est revenu hier de Berlin »

Nouveau passage caviardé par Max Brod dans sa première édition du Journal après celui sur Max Pachinger au début de ce quatrième carnet. Passage qu'on ne trouvera donc pas dans la traduction du Journal de Marthe Robert, ce texte est inédit en français.

On a eu besoin d'un peu de temps pour démêler toute l'histoire qui a conduit Brod à expurger ce texte. Dans un premier temps, l'appareil critique de l'édition récente dont nous nous servons (et qui a rétabli tout le texte à partir des manuscrits conservés à la Bodleian Library d'Oxford) m'a aidé à comprendre une partie de ce qui s'était passé. Le 16 décembre 1911, Max Brod a fait une lecture au Berliner Harmoniumsaal (à Berlin donc), lecture qui a fait l'objet de deux compte-rendus dans la presse, dans le *Berliner Lokal-Anzeiger* et dans le *Berliner Tageblatt*. De retour à Prague, Brod a donné ce dernier compte-rendu pour publication au *Prager Tagblatt* dont il était l'un des contributeurs pour les pages culturelles, mais en en soustrayant deux passages négatifs : l'un où il était question de la « salle peu remplie », et l'autre où Brod était qualifié d'« altruiste » (ou « désintéressé », *selbstlos* en allemand) parce qu'il avait lu, après ses propres textes, ceux d'un jeune poète, Franz Werfel. L'auteur du compte-rendu

ajoutait que ce dernier était un auteur « bien plus doué » que Brod lui-même.

C'est là où l'histoire se complique un peu. *Fackelmensch*, c'est l'homme de la *Fackel*, la célèbre revue satirique de Karl Kraus publiée à Vienne depuis 1899. L'auteur du compte-rendu critique à l'endroit de Max Brod était un « homme de Karl Kraus », Albert Ehrenstein, poète expressionniste publié dans sa revue.

Depuis plusieurs mois en effet, Kraus se déchaînait contre Brod, se moquant de son peu de talent. Entre eux, il y avait Franz Werfel, jeune poète pragois dont Brod – qui aimait jouer ce rôle – avait d'abord été le mentor en lui trouvant un éditeur. Or Werfel avait donné une série de poèmes de son futur recueil *Der Weltfreund* à Kraus qui les avait publiés dans sa revue, un soutien de poids qui, à ses yeux, était plus important que Brod. Plus tard, ce dernier se sentit trahi par Werfel quand celui-ci invita Kraus à Prague pour une lecture publique. On comprend alors que Brod ait voulu effacer ces traces un peu gênantes pour lui au moment où il préparait la première édition du *Journal de Kafka*.

Quant à la haine et la jalousie que ressentait Kafka envers Werfel, elle s'expliquait par l'immense fossé qui existait entre eux alors qu'ils étaient tous les deux des auteurs juifs de langue allemande vivant à Prague. Werfel était issu d'une famille riche qui le soutenait financièrement même s'il se consacrait entièrement à une carrière littéraire, il était plus jeune de sept ans, et rencontra un immense succès dès ses premières publications (4000 exemplaires vendus de son premier recueil de poèmes). Sa poésie était pathétique et kitsch, pleine de bons sentiments, mais bouleversait les lecteurs qui avaient envie d'oublier le contexte politique menaçant de ces années précédant la guerre.

Habitué du Café Arco, Werfel pouvait se lever tout à coup et déclamer ses poèmes sans que les serveurs l'en empêchent, et au bordel Gogo il provoquait l'enthousiasme des clients et du personnel quand il se mettait à chanter des airs d'opéra de sa voix de ténor. Kafka ne pouvait qu'éprouver du mépris pour ce clown corpulent mais dont il admirait en même temps la beauté quand il déclamait ses vers avec une sauvagerie qui le surprenait à chaque fois.

Werfel avait même réussi à obtenir un poste de lecteur chez son propre éditeur, Kurt Wolff à Leipzig. Un jour, Brod lui lut quelques textes de Kafka. « Cela n'ira jamais plus loin que Bodenbach » (ville située à la frontière de la Bohême), lui déclara Werfel. Qui, en Allemagne, lirait ces textes écrits en allemand de Prague ? Brod fut ulcéré. Quelques années plus tard, Kafka rassembla quelques textes dans un petit volume publié chez Kurt Wolff, et en envoya un exemplaire à Werfel qu'il dédicença ainsi : « Le grand Franz salue le petit Franz ».

Page 42 : « Hier « Dawids Geige » de Lateiner »

Joseph Lateiner (1853-1935), auteur de théâtre yiddish né en Roumanie. Il émigra aux États-Unis en 1885, ses pièces y rencontrèrent un grand succès.

La pièce *Dawids Geige* mentionnée par Kafka fut jouée le 19 décembre 1911 à Prague. Il a donc écrit ces lignes le 20, et non le 19 décembre.

Page 43 : « Madame Tschissik a de nouveau joué »

Madame Tschissik (orthographié ici une fois avec un seul s), Madame Klug, Madame Liebgold : personnages d'une

pièce de boulevard au sein du Journal, Kafka jouant dans cette pièce le rôle de l'amoureux convoitant une femme mariée.

Page 45 : « Aujourd'hui, au petit-déjeuner, j'ai parlé par hasard avec ma mère des enfants et du mariage »

En 1911, Kafka a 28 ans. Il sent la trentaine approcher, et sa famille — chez laquelle il vit toujours - aussi... Un mois plus tôt, il a écrit un texte dans son Journal, « Le malheur du célibataire », texte qui sera publié dans son premier livre, *Betrachtung (Considération)*. La question du célibat et du renoncement au mariage dans le but de pouvoir se dédier entièrement à la littérature ne cesse donc de l'occuper. Sa situation professionnelle stable, sa famille dont les trois sœurs se marient les unes après les autres, son âge, toutes les conditions sont réunies pour que Franz se marie, mais lui ne veut pas. Son père commence à voir en lui un « deuxième oncle Rudolf », que Reiner Stach, le biographe de Kafka, qualifie d'« idiot de la famille ». « Un homme modeste, anxieux, mais quand même bavard, qui menait une vie solitaire de comptable et de célibataire, apparemment sans vieillir et sans évolution visible, un hypocondriaque souffrant de toutes sortes d'accès de mélancolie inexplicables » (Reiner Stach). Bientôt, la mère de Kafka, qui aimait pourtant son fils, et qui avait d'abord refusé de voir des ressemblances entre son comportement et celui de son demi-frère vivant à Madrid, se rangea à l'avis de son mari : Franz était de plus en plus extérieur à la vie de la famille, et s'il devait rester célibataire, alors il était condamné à en sortir définitivement, comme l'oncle Rudolf. Suite logique sur le plan littéraire : Kafka allait bientôt s'atteler à l'écriture de son premier roman, *Amé-*

rique, dont le personnage principal, Karl Rossmann, est banni par sa propre famille.

Page 47 : « Avant-hier à l'usine. Soirée chez Max où le peintre Novak était en train de montrer les lithographies de Max »

Kafka découvre le travail du peintre pragois Willy Nowak (1886-1977) chez son ami Max Brod. Plus tard, Nowak enseignera à l'Académie des Beaux-Arts de Prague et participera à plusieurs mouvements d'avant-garde (groupe expressionniste et Sécession pragoise).

« Le menton de Max dont l'os se forme déjà au niveau de l'oreille » : Comme à d'autres endroits du *Journal*, Kafka s'intéresse de près aux autres formes d'expression artistique, et semble parfois en tirer des enseignements pour sa propre activité littéraire, ici cette idée d'une transformation de la figure humaine selon une « forme d'art personnelle » peut avoir eu une certaine résonance chez Kafka.

Page 51 : « A cause des poèmes de Werfel »

Quand la lecture de Werfel change Kafka en une locomotive... Le nouveau recueil *Der Weltfreund* venait de paraître.

Page 51 : « Discussion douloureuse avec Weltsch avant-hier soir »

Felix Weltsch (1884-1964), ami d'enfance de Max Brod. Son père était un marchand de tissus assez prospère et, comme sa femme, féru de musique. Tous deux voyaient

d'un bon œil les amitiés littéraires et artistiques de leur fils, et l'avaient autorisé à inviter ses amis chaque dimanche au domicile familial. C'est dans ce cadre-là que Kafka a fait la connaissance de Weltsch, par l'entremise de Brod, au printemps 1903. Tous les trois étaient encore étudiants. Weltsch était passionné de philosophie et, à la différence de ses deux amis, n'avait pas d'ambition littéraire. Reiner Stach, le biographe de Kafka, raconte que, dès leur première rencontre, il avait été question de la *Lettre de lord Chandos* d'Hugo von Hofmannsthal qui venait d'être publiée dans un journal berlinois. Kafka se retrouvait dans cette mise en cause radicale du langage, contrairement à Weltsch pour lequel il n'y avait pas de vérité philosophique sans confiance dans le langage. La scène évoquée ici se passe des années plus tard, en décembre 1911, et on ignore si la « discussion douloureuse » tournait autour de questions philosophiques ou personnelles.

M. : il s'agit de Max Brod.

«L'Orient » : un café dans la Hibernergasse.

Page 52 : « Hier on s'est amusés chez Baum »

« Di » : dimanche (Kafka raccourcit « Sonntag » en « So »).

Oskar Baum : autre ami de Kafka, qui fait sa connaissance en 1904. Ne voyant que d'un œil depuis sa naissance, Baum avait perdu l'usage du deuxième œil suite à une rixe entre des élèves allemands et tchèques. Il dut quitter sa famille, son école et sa ville natale (Pils) pour suivre des cours à une école juive pour aveugles à Vienne. Il y suivit notamment un remarquable enseignement musical et re-

trouva plus tard ses parents qui s'étaient installés à Prague. Il donna des cours de musique et commença également à écrire de la poésie. C'est Max Brod qui l'encouragea à écrire sur sa vie d'aveugle, ce qu'il fit avec un roman autobiographique intitulé *Leben im Dunkeln* (*Vie dans l'obscurité*) publié en 1911. C'est à peu près à la même époque que Baum, Weltsch, Brod et Kafka ont commencé à se rencontrer régulièrement pour parler de leurs projets littéraires, lire leurs manuscrits en cours, parfois jouer de la musique.

Page 54 : « En arrivant chez W. hier midi »

W. : il s'agit de l'ami de Kafka, Felix Weltsch.

Page 54 : « Circoncision de mon neveu ce matin »

Elli, une des sœurs de Kafka, avait épousé Karl Hermann, un agent commercial, en 1910. Kafka écrivant ces lignes le 24 décembre 1911, on peut supposer que son neveu, Felix Hermann, est né le 17 décembre (la circoncision d'un enfant mâle devant avoir lieu le huitième jour de sa naissance selon la tradition juive). Le Mohel (Kafka écrit « le Moule ») est celui qui exécute la *Brit milah*. Kafka s'est beaucoup occupé de son neveu et des deux autres enfants de sa sœur les années qui suivirent. Felix est mort assassiné par les nazis en 1940, comme les trois sœurs de Kafka.

Page 56 : « Ce que je sais de la littérature juive actuelle à Varsovie à travers Löwy »

Passage du Journal - et deux autres passages plus loin - rendus célèbres en France grâce aux analyses de Gilles

Deleuze et Félix Guattari dans *Kafka, pour une littérature mineure* paru en 1975 (lecture et relecture essentielle quand on s'intéresse à Kafka). Tout le chapitre 3 est consacré à cette question de la littérature mineure (ou « petite littérature ») posée par Kafka. « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure », écrivent les deux auteurs qui énoncent d'autres caractéristiques en insistant sur l'importance politique de cette littérature.

Une langue mineure, il y en a pourtant une pour Kafka à cette époque, c'est le yiddish. Dès le début du texte, il exprime bien sa dette à l'égard de Löwy qui lui fait découvrir et cette langue et sa littérature, notamment à travers les pièces jouées par les acteurs de la troupe qu'il dirige et qui est présente depuis plusieurs mois à Prague. En février 1912, Kafka tiendra une conférence sur le yiddish devant un public de juifs assimilés dont beaucoup méprisaient ouvertement cette langue des juifs pauvres d'Europe de l'est (parmi eux le propre père de Kafka).

Page 60 : « Circoncision en Russie »

Nouveau récit d'Issac Löwy qui initie Kafka à des traditions du judaïsme restées vivantes dans les communautés juives d'Europe de l'est. Le père de Kafka — juif assimilé — ignorant (et méprisant) la plupart de ces traditions, c'est l'ami Löwy qui se charge d'en transmettre quelques-unes à son fils.

Page 63 : « Par la puissance de ses œuvres, Goethe retarde probablement le développement de la langue allemande »

Goethe, auteur révérendé par Kafka. Il le lit dès le lycée, un de ses professeurs lui faisant découvrir sa prose, ce qui n'était pas courant à l'époque, car on lisait surtout ses poèmes. En juin 1912, il se rendra à Weimar en compagnie de Max Brod et visitera à plusieurs reprises la maison de Goethe. Dans les mois qui précèdent (on est ici en décembre 1911), il lit ses journaux et ses lettres, des ouvrages biographiques sur celui qu'il considère comme un maître, au point de se sentir écrasé par son génie. A Weimar, il aura aussi l'occasion de consulter plusieurs manuscrits de ses poèmes au Goethe-Schiller-Archiv, et constatera avec stupeur que le poète n'apportait que très peu de corrections à ses œuvres. Il n'est pas anodin que cette mention du pouvoir exercé par Goethe se situe au cœur de la réflexion de Kafka sur grandes et petites littératures.

Page 63 : « En hébreu je m'appelle Anshel »

Sur la question du nom chez Kafka, lire l'article de Florence Bancaud, « Kafka ou le nom impropre » (*Germanica*, 34/2004, p.9-18) : « Si le nom est impropre, c'est que Kafka ne peut se l'approprier, assumer une identité unique, mais que le nom même détermine chez lui une errance du sens rendant toute identification impossible ».

Page 64 : « À nouveau mal dormi, la 3ème nuit déjà »

Le Stern est un château en forme d'étoile situé à l'ouest de Prague. Nouvelle promenade avec l'ami Löwy.

On se souvient que Kafka est amoureux de l'actrice Amelie Tschissik qu'il a vue plusieurs fois sur scène dans des pièces de théâtre yiddish durant l'automne et l'hiver 1911. La pièce jouée ce 25 décembre est une pièce de Joseph Latteiner, *Blümale ou la perle de Varsovie*.

Mademoiselle T. : Elsa Taussig, future madame Brod.

Page 68 : « Inventaire des choses qu'on peut facilement se représenter comme très anciennes aujourd'hui »

Le brückenkreuzer est le droit de passage qu'on devait payer sur tous les ponts de Prague, excepté sur le pont Charles. Le Kreuzer était une monnaie en vigueur jusqu'en 1892 dans l'empire austro-hongrois.

Page 69 : « C'est désagréable d'entendre le père raconter les souffrances qu'il a endurées dans sa jeunesse... »

Une scène qui, parmi beaucoup d'autres, nourrira des années plus tard l'écriture de la *Lettre au père*. On en a rencontré déjà plusieurs dans les trois premiers carnets traduits. La présence paternelle est récurrente dans le Journal, surtout depuis que Franz doit représenter la famille dans la gestion d'une usine d'amianté dans un faubourg de Prague. « Cet homme gigantesque, mon père, l'ultime instance », écrira Kafka dans la *Lettre au père*. Figure centrale de la domination parce qu'elle est là depuis la naissance, parce que c'est elle qui commande à l'éducation du fils.

La tante Julie : sœur du père de Kafka, originaire de Strakonice, ville située à une centaine de kilomètres au sud-

ouest de Prague, non loin de la Bavière. Elle est née en 1855 et meurt en 1921.

Page 72 : « Le mal que me fait l'usine »

Le 18 décembre 1911, c'est-à-dire une dizaine de jours avant que soient écrites ces lignes, le père de Kafka ou son beau-fils Karl Herrmann avait déposé un dossier de « création d'une société commerciale » au tribunal de commerce de Prague. Celui-ci avait donc dépêché une inspection de l'usine, inspection à laquelle devait assister Franz.

« L'esprit rigoureux de mon chef » : Il s'agit certainement d'Eugen Pfohl, son supérieur hiérarchique à la compagnie d'assurance *Arbeiter-Unfall-Versicherungs-Anstalt* où travaillait Franz. Dans une lettre à Felice du 14-15 mars 1913, on peut lire ces lignes : « Sais-tu, chérie, mon chef au bureau me donne de la force dans son absolue fermeté ; je ne peux pas le suivre, mais je peux l'imiter — consciemment jusqu'à un certain point, inconsciemment jusqu'à un autre point —, en outre, je peux le regarder agir et m'accrocher à son exemple (...) » (traduction de Marthe Robert).

Page 74 : « Ces passages pleins de vie chez Goethe »

Kafka lit *Poésie et vérité*.

Page 75 : « Mon besoin d'imiter n'a rien d'un jeu d'acteur »

Passage du Journal dont la dernière phrase est inachevée. Le sujet de cette phrase (trois points de suspension dans la traduction) manque. On remarque aussi que Kafka a commencé à noter ces réflexions le 30 décembre 1911 et en a repris la rédaction le lendemain avant de s'interrompre assez vite.

Cette question de « l'imitation intérieure » est centrale chez Kafka, elle renvoie à la pratique du dessin. Lire à ce sujet les scènes rapportées par Gustav Janouch dans ses *Conversations avec Kafka*. Janouch rend visite à l'écrivain à son travail et le surprend un jour en train de dessiner, Kafka s'empresse de jeter ses dessins à la poubelle et, face aux questions du visiteur, finit par expliquer : « Ces dessins sont les traces d'une passion ancienne, profondément ancrée. (...) J'ai toujours désiré savoir dessiner. Je voulais voir et fixer ce que je voyais ». Janouch évoque quelques-uns des dessins qu'il a pu voir : l'une des feuilles était couverte « d'étranges petites esquisses — ne mettant en valeur que les mouvements, et de façon abstraite — de bonshommes agenouillés ou en train de courir ou de se battre à l'épée ou de ramper sur le sol ». On notera que dans les dessins de Kafka qu'on a retrouvés (le plus souvent réalisés dans ses manuscrits et ses carnets), on trouve, comme dans ce passage du Journal, un homme muni d'une canne.

Le dessin semble donc participer de cette « imitation intérieure », au même titre que l'écriture. L'écriture de Kafka se voudrait avant tout dessin, imitation de mouvements les plus communs (ici on a l'adjectif *grob*, que je traduis par

vulgaire, mais pas dans le sens péjoratif). Ce qu'on retrouve dans de nombreux récits, je pense en particulier au deuxième chapitre du *Procès* et à la scène où K. pénètre de nuit dans la chambre de Mlle Bürstner, scène dont tous les dialogues sont ponctués par des indications sur les mouvements corporels des deux personnages, et en particulier des mains : « K., tout absorbé par le spectacle de Mlle Bürstner qui avait le visage appuyé sur une main — son coude reposant sur le coussin du divan —, tandis que son autre main caressait lentement sa hanche ». Comme des indications scéniques qui montrent une nouvelle fois combien la découverte du théâtre yiddish en cette année 1911 a été cruciale pour l'écriture de Kafka : le *Journal* est d'ailleurs riche en détails concernant la physionomie, la gestuelle et l'habillement des acteurs rencontrés lors de ces soirées.

Page 79 : « Alors que je crois parfois que pendant toutes mes années de lycée... »

Hugo Bergmann (1883-1975) : camarade de classe de Kafka pendant plus de dix ans, philosophe et sioniste actif, membre du cercle Brentano à Prague. À propos de réflexion déambulatoire, Friedrich Thieberger, qui donna des cours privés d'hébreu à Kafka, évoque cette scène assez représentative de l'atmosphère intellectuelle qui pouvait régner à Prague au début du vingtième siècle : « Un soir d'automne où la tempête soufflait assez fort, et où je faisais une promenade dans la ville avec mon ami Eugen Lieben, chez qui l'éducation humaniste se mélangeait à la tradition religieuse juive, nous fîmes la rencontre de Kafka qui se joignit à nous. Nous l'avons placé entre nous et avons repris notre entretien où nous cherchions à

savoir si la religion était une obligation extérieure à nous ou bien l'expression d'un sentiment plus intime. Kafka resta silencieux et se contenta de tenir sa cape plaquée sur ses épaules. Mais son regard, très sérieux, nous scrutait l'un après l'autre, et nous sentions très bien l'attention extrême avec laquelle il nous écoutait. « Il faut poursuivre cette discussion », déclara-t-il lorsque nous prîmes congé devant chez lui. Ses convictions métaphysiques n'avaient rien à voir avec les nôtres, mais il faisait l'effort de vouloir réfléchir avec nous. » (extrait de : *J'ai connu Kafka*. Témoignages réunis par Hans-Gerd Koch, Actes Sud, 1998). Entre la discussion avec Bergmann et celle-ci, de l'eau était passée sous le pont Charles, Kafka ne cherchait plus à « se distinguer ». De nombreux témoignages concernant l'écrivain adulte le montrent comme quelqu'un qui, au milieu d'un groupe de personnes, prenait peu la parole et préférait écouter.

Ce texte fait partie d'un passage plus long du Journal écrit en deux temps. J'aborde la question des vêtements (que continue de traiter Kafka dans les pages suivantes) dans le prochain commentaire.

Page 82 : « En conséquence de quoi, je cédaï aussi à mes mauvais vêtements... »

Altstädter Ring : place célèbre à Prague, où se trouve notamment la mairie avec son horloge astronomique. La famille de Kafka y a habité, le père eut son commerce dans le Palais Kinsky, dans le même bâtiment où Franz était allé au lycée.

Passage du Journal écrit en deux temps, le 1er et le 2 janvier 1912. Quand il y avait une absence de ponctuation anormale dans le texte allemand, je l'ai transposée en français. Il est principalement question de la honte de ses vêtements éprouvée par Kafka. On progresse d'une évocation de cette honte remontant à l'enfance et qui concerne des vieux vêtements considérés comme laids à celle d'un costume de soirée dont la seule représentation perturbe le jeune homme qui n'a pas encore décidé s'il participerait à des cours de danse. Ce sentiment de honte est causé aussi par l'expérience du corps petit et maigre dans l'enfance, voir le début de la *Lettre au père*. Curieusement, on trouve plusieurs témoignages de proches qui parlent de l'élégance de Kafka et de son extrême attention à sa toilette, et ce depuis les années de lycée. Par exemple Hugo Hecht, camarade de classe de Kafka, écrit : « Kafka ne se bagarraît jamais, il était sage comme une image, toujours irréprochable sur lui, habillé impeccablement, et légèrement distant ».

Page 87 : « Beaucoup lu dans la Neue Rundschau »

Die Neue Rundschau : revue berlinoise qui existe encore aujourd'hui. La revue publiait de larges parties de pièces de théâtre, d'essais ou de romans. Dans le numéro lu par Kafka (sommaire consulté sur Internet), il y avait une pièce de Gerhart Hauptmann (1862-1946), pièce publiée en français sous le titre *La Fuite de Gabriel Schillings* (pièce en cinq actes, trad. de Betty Ségol, Paris, Revue de Paris, 1913) et un roman d'Emil Strauss (1866-1960).

Page 88 : « Saint-Sylvestre »

R.e.S : Richard Samuel, récit que Kafka et Brod écrivaient ensemble depuis plusieurs mois.

Graben : avenue importante de Prague.